

LE DISCOURS DESCRIPTIF.
QUESTIONS D'ÉPISTEMOLOGIE ET DE SEMIOLOGIE

0. INTRODUCTION

Pour les logiciens de Port-Royal,

la définition moins exacte qu'on appelle *description* est celle qui montre quelque connaissance d'une chose par les accidents qui lui sont propres et qui la déterminent assez pour en donner quelque idée qui la discerne des autres. [p. 165].

Dans sa Rhétorique, Aristote voit dans le genre oratoire "épédictique" (genre démonstratif) une façon de présenter verbalement quelque chose "à voir", pour enseigner ou susciter un jugement de valeur.

La description est donc un procédé qu'offre le langage pour déterminer une chose dont on parle, en la soumettant en quelque sorte au regard. Elle n'est ni close comme la définition, ni nécessaire ou obligatoire et elle sert de base au jugement.

Ces fonctions, qui sont celles d'un signe, sont réalisées dans des discours et indiquées dans des textes.

Dans une recherche interdisciplinaire sur le problème de la description dans des textes d'anthropologie [FNSRS no 1.139-0.85] il est naturel d'avoir à traiter d'une dimension *épistémologique* ainsi que d'une dimension *sémiologique* du problème. Il s'agit en effet d'étudier sous quelles formes discursives et textuelles on peut, en parlant, donner à voir un objet dans le but de déterminer quelque chose, dans l'ordre de la connaissance et de la communication.

Je commencerai par des questions d'ordre épistémologique. Il s'agit, tout d'abord, de justifier le choix que nous avons fait de textes anthropologiques pour étudier le discours descriptif, en indiquant la portée de ce corpus tant du point de vue épistémologique que du point de vue sémiologique. Poursuivant par un rappel et un commentaire des positions classiques sur la description en épistémologie standard, j'y situerai enfin une tentative récente de discuter de l'épistémologie de la description en anthropologie.

Un commentaire en trois points de cette tentative me permettra

de formuler une position qui pourrait servir de cadre à une recherche intéressant l'analyse textuelle, la logique naturelle, les préoccupations des anthropologues ainsi qu'une épistémologie plus générale.

Dans une seconde partie, j'aborderai des questions d'ordre sémiologique concernant le discours descriptif dans la perspective de la logique naturelle des schématisations discursives, qui s'intéresse à des problèmes de pragmatique. Quelques arguments empiriques tirés d'analyses de textes me permettront de développer et d'étayer ma position.

1. QUESTIONS D'ÉPISTEMOLOGIE

1.1 Un corpus de textes anthropologiques

Nous avons choisi d'étudier des formes et des rôles que prennent les discours descriptifs dans un ensemble de textes d'anthropologues. Il s'agit donc d'une variété de textes que notre société et notre culture s'entendent à considérer et à classer comme scientifiques, encore qu'en elles les choses ne soient pas simples, ce dont témoignent les nombreux débats sur la "scientificité" des sciences humaines dans la rue comme du côté des anthropologues. On n'en dirait pas autant de la physique ou de la biologie aujourd'hui.

Trois raisons au moins nous paraissent justifier ce choix. Si la première intéresse la sémiologie, les deux secondes touchent à l'épistémologie.

Premièrement, la plupart des connaissances dont on dispose sur la description appartiennent aux études littéraires et concernent les textes répertoriés comme tels, le roman par exemple; la description y est liée à la narration. Par contre, on connaît moins bien, sémiologiquement parlant, les formes et les rôles du descriptif dans des textes non littéraires, de même que ses relations à des types non narratifs ou plus théoriques de rationalisation: argumenter, inférer, donner des raisons, élucider des sens, extraire des structures, etc.

Ensuite, des débats sont actuellement très actifs autour des textes anthropologiques chez les anthropologues eux-mêmes; on n'en dira de nouveau pas tant de la physique, où les physiciens ont plutôt laissé aux philosophes le soin de "reconstruire rationnellement" leurs textes. Ces débats portent sur la nature des textes anthropologiques (scientifique/lit-

téraire), sur l'objet du discours anthropologique, les cultures (chose, "state of affair"/signe, voire texte), les démarches cognitives (explication/interprétation); de portée sémiologique autant qu'épistémologique, ces débats sont loin de reproduire les catégories héritées des philosophies des sciences classiques; ils tendent au contraire à redistribuer ces cartes, d'où leur intérêt pour un nouveau jeu de la réflexion sur la connaissance, sur son contrôle et sur sa communication [HERZFELD 1983, 1985; PINXTEN, CARNOUHU 1981].

Enfin l'anthropologie, dans ses corpus de textes et la variété de ses activités de discours, est certes un objet intéressant pour le sémiologue qui étudie la description, mais un objet parmi d'autres, même là où l'anthropologue discute de ses propres questions épistémologiques. Par contre, du point de vue d'une épistémologie générale, elle fournit un objet particulièrement pertinent pour la réflexion, un objet susceptible de conduire la discipline elle-même sous ses formes reçues à revenir sur certains de ses à priori fondateurs.

Pour l'épistémologie en effet, l'anthropologie n'est pas qu'un objet d'étude empirique; elle lui fournit, et de plus en plus aussi, des *moyens d'enquête* empiriques sur ce que peut être un savoir, ou sur ce que savoir veut dire [RUBINSTEIN, PINXTEN 1984; LOFLIN, SILVERBERG 1978]. C'est également le cas d'autres sciences humaines; c'était le rôle que Piaget accordait déjà à la psychologie de l'enfant, à côté d'autres moyens positifs (l'histoire, la logique). Aussi témoigne-t-elle de façon privilégiée de ce *cercle* constitutif de toute épistémologie qui ne se veut pas seulement spéculative, comme beaucoup de philosophies des sciences, ou à priori comme l'est celle de Carnap. Piaget décrit ainsi ce cercle:

Si l'analyse [épistémologique] s'appuie nécessairement sur un système de référence fourni par les sciences constituées au moment considéré [la psychologie génétique en l'occurrence], c'est naturellement ce système de référence qu'il s'agirait d'expliquer à son tour pour généraliser l'explication [...] à la connaissance tout entière. Mais on se trouve alors en présence de l'alternative suivante: ou bien l'analyse [...] ne parviendra pas à rendre compte de son propre système de référence, et elle échouera donc à constituer une épistémologie générale, ou bien elle y arrivera, mais au prix d'un cercle évident, l'analyse [...] *reposant, en ce second cas, sur un système de référence qui dépendra lui-même d'elle!* [PIAGET 1950: 41].

Mais ce cercle, poursuit Piaget, n'est pas vicieux étant "imposé par la nature des choses" [p. 41], c'est-à-dire par le mouvement même de l'entreprise de connaissance dans la construction corrélatrice du "sujet" et de l'"ob-

jet" de celle-ci, et à fortiori par celui de la connaissance sur la connaissance. Ce cercle est même fécond à condition d'une part de se placer "in medias res" (il n'y a pas de point de vue de Sirius sur la connaissance), et à condition d'autre part qu'il soit pratiqué et réfléchi sous l'aspect d'une *construction* et d'une *interaction* [BOREL 1985]. Il est alors important de noter que l'anthropologue se confronte à ce cercle dans son objet déjà, à la différence du mycologue qui peut bien le rencontrer dans sa connaissance, mais qui ne se verra jamais opposer, venant de son objet, un autre système cognitif de référence que le sien propre.

1.2 La description en épistémologie

Piaget qui a si bien posé le problème épistémologique et si bien critiqué un certain nombre de grandes "coupures", n'a cependant rien dit du discours descriptif. Il ne s'intéressait que de loin au langage, et s'il a éminemment traité du "transit" de la pensée, il ne s'est pas préoccupé des phrases entre lesquelles, et peu des gens entre qui elle transite. Le Sujet Epistémique ne parle à personne, il n'est pas une personne.

L'épistémologie standard qui, elle, a le langage au centre de sa réflexion, s'est occupée du discours descriptif. J'appelle ici "standard" les tributaires et la descendance des idées analytiques et unificatrices du Cercle de Vienne [SOULEZ 1985], parce qu'actuellement ils font référence partout dans les débats; qu'on adhère ou qu'on prenne distance, de toute façon on en parle; ayant traité de la logique et de la sémantique comme ils l'ont fait, on ne peut plus parler de ces objets comme on le faisait avant eux.

En consultant les *index rerum* des manuels dans ce domaine, on s'aperçoit que l'item "description" et ses parents morphologiques n'apparaissent que dans deux contextes très précis et très délimités. Le premier est celui du débat sur la *référence* des énoncés constatifs (des propositions vraies ou fausses) selon le genre d'expression nominale qu'ils contiennent comme partie; l'origine du problème, celui des "descriptions définies", remonte au puzzle de "l'actuel roi de France (Russell), ou à celui de la mort de Kepler dans la misère (Frege), qui ont donné lieu à diverses solutions extensionnelles ou modales.

Le second contexte de l'item "description" est lié au premier, c'est celui de l'opposition entre "énoncé descriptif" (ou constatif, ou vrai ou faux) et "énoncé prescriptif", ou "évaluatif"; cette opposition, on

le sait, sert avec d'autres d'emblème au néo-positivisme: en effet, un énoncé qui n'est pas descriptif n'a pas de contenu cognitif, c'est un "non-sens" du point de vue de ce que "savoir empirique" veut dire. Et cette opposition est à l'origine d'une série d'autres débats en sémantique logique: un constat, un rapport, a sa valeur de vérité dans le monde actuel; mais le monde actuel est-il un monde possible parmi d'autres ou la pierre de touche qui permet de discriminer ce qui est possible? Un énoncé constatif est-il modal ou non? Ce qui est argument d'une modalité est-il constatif?, etc.

Toutes ces questions concernant la référence des énoncés sont d'ordre sémantique et intéressent la sémiologie de la description; j'y reviendrai dans ce qui suit, et spécialement en seconde partie.

Du point de vue épistémologique par contre, le problème du descriptif apparaît dans un troisième contexte et sous un avatar, celui des "*langages d'observation*", dits langages protocolaires. Il est de fait qu'il s'agit bien de description (de langage des faits), mais le terme même est absent de ce contexte.

Rappelons certaines des thèses sur cette question; toutes ont été l'objet de discussions nourries dans le contexte standard.

Une première thèse définit l'entreprise qui est fondatrice ("justificationnelle"): quand on connaît, il faut savoir décider quand, donc comment on sait que l'on sait, et pouvoir le montrer. Par conséquent, étant rétrospective puisque critique, cette entreprise de fondement va concerner les produits de la connaissance et non sa construction, sous l'aspect reconstruit de leur teneur normative a-temporelle.

Une deuxième thèse en découle: seul le *langage* de l'observation concernera l'épistémologie, car lui seul est un objet possible d'analyse syntaxico-sémantique pure (logique). *L'observation*, elle, appartient à la pragmatique; Carnap l'a professé [1936: 454 sq.; 1975a: 13] et c'est ce que l'on répète dans les manuels, mais en laissant sans réponse la question de savoir comment l'observation devient langage, en quoi elle est langage et pourquoi tels langages. En réalité, ce dont on va traiter en général sous cette étiquette, ce sont de méthodologies de prise de données, ou de technologies expérimentales quand ce n'est pas de la neuro-physiologie de l'oeil.

Cependant la confrontation des deux thèses que je viens de rappeler a donné lieu à des débats philosophiques (ni "purs", ni "pragmatiques") sur "ce qui est". Pour fonder un savoir en effet, on peut bien se baser sur la logique, et ce sera un des problèmes de l'épistémologie stan-

dard que de lier de façon "pure" (déductive) énoncés d'observation et énoncés théoriques. Pour certains, les "cohérentistes", ce sera même le seul contrôle pensable. Mais quand il s'agit d'un savoir *sur le monde*, les énoncés d'observation vont être dotés d'un rôle de *base*, car c'est en eux que va se jouer en dernier ressort toute décision sur la portée empirique d'une connaissance. Que dire alors du rapport fondateur entre le langage et l'observation qui lui donne son contenu d'une part, l'observation et ce dont elle est observation d'autre part, qui est source de la "vérité" des usages du langage?

Les solutions données à ces deux questions vont s'enchaîner et se répondre dans le contexte standard, du réalisme le plus naïf au conventionalisme le plus agnostique.

Ainsi, pour le *réaliste*, les énoncés d'observation, quand ils servent de base, sont *vrais* (c'est-à-dire vérifiables, testables, confirmables par une "évidence" empirique); le monde *est* comme il est dit dans un énoncé vrai, car un énoncé tend naturellement vers le vrai; il y a une correspondance naturelle entre nos critères d'évidence, nos procédures de test et les états de chose du monde.

Le *phénoméniste* dira que, de ce qu'on perçoit, on ne connaît que ce qui est *perçu* ("sense datum") dans une expérience privée, et jamais *ce* qui est perçu. D'autre part, on ne communique jamais ce qui est *perçu*, puisque privé, mais seulement ce qu'il est linguistiquement (publiquement) possible de reconstruire.

Le *conventionaliste*, lui, poussera la critique des positions ci-dessus jusqu'à sa limite extrême: on ne connaît que ce qu'on fait, selon ce qu'on aura décidé d'utiliser comme outil. La phrase "Le monde est comme il est dit dans un énoncé vrai" a un sens si on veut bien en inverser le mode de lecture: "ce qui est" n'est *que* ce dont on peut parler dans le langage que l'on aura choisi (Quine: "Etre, c'est être la valeur d'une variable liée" [1964]). Carnap [1975a], pour qui la métaphysique n'avait affaire ni à la connaissance ni à fortiori à l'épistémologie, s'est déclaré neutre par rapport à ces options (après avoir été phénoméniste); on peut parler de ce qu'on veut (comme les physiciens, c'est utile), pourvu que ça marche (logiquement) et que ça serve (pragmatiquement), donc pourvu qu'on ait le bon langage pour faire ce qu'on veut faire. Quine, lui, tout en soutenant que la seule bonne façon de parler est le calcul des prédicats du premier ordre, revendique cependant un "principe de tolérance": "ce qui est",

c'est-à-dire "ce dont on peut parler", ça doit pouvoir se discuter.

Autrement dit, le rapport du langage à ce dont il parle, dans le cas des énoncés d'observation, est considéré soit comme simple (la correspondance est naturelle, il suffit de bien regarder), soit comme dédoublé (les "données", objets fantômes qui se promènent parmi les choses du monde, "nous trompent" ou sont indicibles), soit comme carrément mystérieux (si l'on se place dans le langage, uniquement. Celui-ci, et pour cause, nous donne un "réel" mais pas *tout* de ce réel même où *il y a* langage) [BOGEN 1985].

Pourtant l'histoire récente des sciences montre que ni l'observation ni son rapport au langage ne sont simples; que veut dire aujourd'hui, par exemple: "on a pu observer le noyau du soleil", et quelle forme prendra un tel rapport d'observation? [SHAPERRE 1982]. De même, aller chez les Nuer et en revenir pour *en* parler, ce n'est pas parler de "données" qui seraient autre chose que les Nuer et qui n'auraient de sens que pour l'observateur qui les a. Enfin, s'il y a autant de choses que de manière de parler, comment arrive-t-on à penser qu'on parle de la même chose? Comment penser que la connaissance du monde puisse s'accroître?

Une troisième thèse de l'épistémologie standard qu'on peut rappeler est celle de la linéarité qui gère la reconstruction fondatrice du discours scientifique. Carnap, dans sa syntaxe logique, tantôt déduit, tantôt réduit les énoncés d'un niveau du système à ceux d'un autre; on définit un terme par un autre, *definiens* effaçant *definiendum*, selon une linéarité normale en logique: il y a des objets primitifs, et des objets construits sur eux. Mais cette linéarité se retrouve également dans la représentation du déroulement des étapes du savoir empirique. Hempel [1965] en donne une forme, qui va servir de paradigme, le "modèle déductif-nomologique" d'une théorie, image normative d'une science positive digne de ce nom: prendre des données (observer), tirer des lois (induire), tirer de ces lois, sous conditions, des conséquences (déduire), enfin tester ces conséquences et par là confirmer les lois (expérimenter); et dans cette structure on peut prédire (top down) ou expliquer (bottom up).

On remarquera pourtant, en revenant globalement sur les trois thèses ci-dessus qu'il existe des sciences d'observation qui ne sont pas expérimentales [GILLIERON 1985]; l'anthropologie en est une, mais la géologie descriptive aussi. Le schéma de Hempel, accorde aux sciences expérimentales un rôle de modèle pour toute autre.

Il est paradoxal de constater qu'en anthropologie, un Lévi-Strauss [1953] a pu si bien intérioriser ce modèle qu'il l'exploite jusqu'à prescrire une division du travail au sein du groupe social des anthropologues. Selon lui, il appartient à l'*ethnographe* de collecter les données, à l'*ethnologue* de pratiquer l'induction comparatiste, à l'*anthropologue* enfin de théoriser et d'expliquer. Lorsqu'on lit ses textes, on se demandera pourtant de laquelle de ces trois instances Lévi-Strauss était lui-même tributaire.

Remarquons également à l'encontre des idées de l'épistémologie standard qui a toujours séparé l'étude de la norme de la connaissance achevée (sa justification, son fondement) de celle de sa *construction*, dont l'étude sortirait du cadre de l'épistémologie, il existe des procédures de contrôle dans cette construction elle-même. Inventer n'est ni instantané ni le simple effet du hasard ou du génie, sinon par le jeu d'une illusion rétrospective [GRAUBARD 1980]. Dans l'"innovation", comme diront certains pour éviter d'avoir à se demander en vain si l'invention tient plutôt à l'homme et la découverte plutôt aux choses, la possibilité de disposer en particulier d'un langage de description est une condition indispensable à la construction. Mais dans ce cas, son rôle majeur, qui est certes un rôle de base, n'est plus tant de fournir des preuves ("evidence"), que de servir de support matériel à l'imagination et à la conceptualisation, un support qui évolue à mesure que celles-ci progressent [GOODING 1982].

Cela peut paraître une banalité épistémologique que de souligner l'importance d'un langage de description dans la construction d'un savoir, spécialement en sémiologie où il paraît évident qu'il faut pouvoir distinguer l'un de l'autre le langage qui est objet d'une étude de celui qui est utilisé dans cette étude [BORILLO 1984]. Cela l'est moins si l'on pense à certaines confusions: confusions entre les propriétés formelles d'un langage modélisant et celles du langage modélisé en intelligence artificielle par exemple; ou glissements subreptices du langage étudié qui devient celui de l'auteur de l'étude, dans certains commentaires littéraires où l'on ne sait plus ni qui parle, ni d'où, ni *de quoi* l'on parle. Carnap avait l'avantage d'être clair sur ce point: il faut parler dans *ces* formes si l'on veut atteindre *ces* buts, ce qui ne signifie pas que l'on parle toujours ainsi de fait.

Aussi l'épistémologie standard a-t-elle raison de distinguer des niveaux, d'attribuer un rôle de base aux énoncés d'observation, de ques-

tionner leur signification et leur logique. Mais il y a de bonnes raisons de penser qu'elle a tort de croire résolue la question sans le détour d'une longue enquête empirique, en imaginant qu'il existe une seule norme au savoir, un langage, une logique, ou que la question de la vérité ne peut se poser que dans les termes atomistes du débat rappelé plus haut; ou qu'il n'y a qu'un ordre, qu'un type de complexité dans la succession d'un seul genre de niveaux du savoir.

D'un point de vue plus constructiviste, plus sensible aux interactions, la question des langages de description (et ici il s'agit d'un pluriel) devient plutôt celle de savoir comment de tels langages se spécifient et se structurent dans des pratiques d'observation et dans des contextes de communication; comment ils se transforment, ou s'accommodent aux fins qu'ils ont à satisfaire; comment ils sont négociés enfin dans leur forme et leur portée, utilisés, discutés dans des textes qui circulent et se citent pour s'étayer ou s'opposer entre eux.

1.3 Pour une épistémologie de la description

Ce rappel de quelques aspects de la problématique standard au sujet de la description, ainsi que mon bref commentaire devraient permettre de mieux pouvoir discuter le contenu d'une réflexion épistémologique récente et nuancée sur la description en anthropologie, celle de Sperber [1982]. Son auteur (un élève de Lévi-Strauss) aborde de front la question de la possibilité d'une "positivité" du discours des anthropologues, question qu'il veut résoudre d'assez haut en la fondant sur une anthropologie générale, elle-même positive. Toutefois, voulant faire coïncider norme et fait dans son texte, l'effort de synthèse qu'entreprend Sperber prend à plus d'un endroit, pour le lecteur, la forme d'un mélange instable de considérations "pures" qui doivent beaucoup au contexte standard dont j'ai rappelé quelques traits, et de considérations empiriques pertinentes sur le discours descriptif, mais auxquelles ce contexte ne rend pas, à mon avis, entièrement justice.

Le commentaire détaillé que mériterait ce livre, par sa nouveauté et son intérêt pour l'épistémologie, n'a pas sa place ici; le but de mes remarques n'est que de proposer quelques jalons pour encadrer une recherche interdisciplinaire sur la description dans des textes scientifiques. Aussi ne vais-je discuter que de trois points du discours de Sperber; tirés de son premier chapitre [pp. 15-48], ils me serviront à esquisser la position

que je vais développer ici.

1.3.1 Epistémologie interne vs externe. Le premier point à discuter est celui de la place occupée par Sperber, un anthropologue, dans son discours épistémologique sur l'anthropologie. Une des questions qu'il se pose est, en particulier, celle de savoir ce que sont les "données" de l'anthropologue qui lui sont normalement fournies par l'ethnographe. Il répond à cette question de façon *prescriptive*, à l'aide d'arguments précis et efficaces, justifiés empiriquement: à l'anthropologue la véritable description et l'explication; l'ethnographie, elle, est (doit être?) interprétative, même si elle peut améliorer son sort (littéraire) à l'aide de certains dispositifs. Peu importe ici -j'y reviendrai- le contenu de cette solution et celui de ses arguments; ce qui m'intéresse, c'est le fait de la prescription, c'est-à-dire que l'auteur utilise un langage normatif. Il est l'indice en effet d'une *intervention*, celle de l'anthropologue, dans le champ des questions que lui pose l'épistémologie de son domaine. Dans sa propre activité scientifique, l'anthropologue a inévitablement à décider, à tel moment, de ce qui est la bonne pratique.

Rappelons que l'épistémologie standard espérait pouvoir disposer d'un critère de décision pour tout contenu scientifique. Piaget a, au contraire, introduit une distinction qu'il faut prendre au sérieux entre deux types d'épistémologie [1967: 1173-1179]. L'une est "*interne*" à une discipline donnée et forcément normative, puisqu'elle implique les praticiens de cette discipline. L'autre, *externe* ou "dérivée", est concernée par les structures générales du savoir et ses micro/macro mécanismes d'accroissement. Or cette dernière va en particulier rencontrer *parmi ses objets* les diverses normes internes aux diverses disciplines. En ce qui concerne le problème de Sperber, celui des "données" en anthropologie qui est celui de la description, je pense que le fait de distinguer entre ces deux positions -être dans/être à l'extérieur d'une discipline pour en parler- n'est pas indifférent à sa solution. Quitte à occuper alternativement ces deux places, mais non pas simultanément, justifiant par là la nécessité d'un travail interdisciplinaire en épistémologie. Ce n'est en effet pas la même question que de se demander au nom de quoi une description est bonne, et de se demander comment et pourquoi ceux qui la disent bonne pensent qu'elle est meilleure qu'une autre, et à quoi ils le reconnaissent.

Si Piaget a le mérite d'avoir éclairé le sens de cette distinction (au cercle près noté plus haut), l'épistémologie standard me paraît l'avoir obscurcie. En opposant pointilleusement et de façon discriminatoire les énon-

cés descriptifs et les énoncés prescriptifs comme elle le fait, et en voulant se présenter comme science (positive) tout en étant à priori (normative), elle a dû généralement énoncer ses thèses normatives sous la forme de descriptions.

1.3.2 Décrire vs interpréter. Le deuxième point qui m'arrêtera chez Sperber est sa façon de reprendre, pour le renouveler, le vieux débat allemand entre *Natur-* et *Geisteswissenschaften* dans lequel les premières sont dotées du pouvoir de décrire et d'expliquer tandis que les secondes sont vouées à l'interprétation. Ce débat, rappelle Sperber, opposait un Radcliff-Brown à Evans Pritchard au sein même de l'anthropologie au sujet de son statut de science. L'apport de Sperber est d'introduire autrement cette opposition dans l'anthropologie, pour y distinguer des niveaux et surtout des styles d'activité. Ainsi pour lui, seule la description aura valeur empirique au contraire de l'interprétation, à moins que celle-ci ne précise dans sa formulation le genre d'objet qu'elle vise et le genre de rapport qu'elle a à son objet; mais même là, sa valeur de donnée reste discutable. Sperber constate alors en s'appuyant sur une analyse subtile de l'usage des *discours rapportés* dans les textes ethnographiques, que l'ethnographe considéré par les méthodologies comme le parangon du collecteur de données, neutre et exhaustif, est en réalité un interprète et rien de plus; qu'il doit donc -c'est ainsi que conclut l'auteur- assumer le caractère "littéraire" de son travail, au contraire de l'anthropologue généraliste qui utilisera ces données littéraires, mais qui, lui, peut travailler dans le positif, le "scientifique". A l'un la lecture de textes, à l'autre la représentation de processus sous forme de lois.

Or peut-on accepter une telle division du travail dans sa généralité? On peut dire, tout d'abord, qu'en un sens toute science est descriptive dès qu'on la prend dans sa vocation même qui est de parler de "ce qui est". Mais en un sens aussi, on peut bien dire qu'elle est interprétative, puisqu'elle cherche un sens à "ce qui est" en jetant, comme dit Popper, un "filet sur la réalité" qui ne gardera dans ses mailles que ce qu'il lui est possible de retenir. D'autre part, la distinction entre "littéraire" et "scientifique" est une distinction qui est pratiquée dans notre culture; son origine comme son contenu sont d'essence sociale et historique. Et elle est évidemment un enjeu des discours scientifiques eux-mêmes. Elle change de contenu selon les époques, et de sens selon qui la pose, du

"scientifique" ou du "littéraire": chacun défend, avec son territoire, ses valeurs identificatrices propres.

L'épistémologie standard a cru possible de répondre à cet enjeu par des critères définitifs de "signification" ou de "démarcation". Du point de vue d'une épistémologie externe au sens de Piaget, on se demandera pourtant s'il est pertinent pour elle d'utiliser parmi les catégories qu'elle définira dans son propre discours celles qui sont pratiquées dans les discours qu'elle a pour objet. Autrement dit, est-il pertinent d'utiliser, pour expliquer, ce qui est à expliquer? C'est un problème que les anthropologues ont eux-mêmes rencontré et qu'ils discutent en se demandant jusqu'où on peut encore penser rendre compte d'une culture (point de vue -étique) en en parlant au moyen des principes d'intelligibilité propres à celle-ci (point de vue -émique) [LOFLIN, SILVERBERG 1978].

Ajoutons un dernier argument à ce point de la discussion, sous la forme d'une question: à quel type de travail de récolte de données le biologiste se livre-t-il en effet lorsqu'il superpose les courbes dessinées à la sortie d'un spectromètre de masse, et qu'il y détecte une forme qui se répète en gros et qui, combinée avec les outputs graphiques d'autres appareils (photos, listings) ou tout autre document puisé dans les publications qu'il aura lues et écrites, lui fournira peut-être, après plusieurs années, un fait [FLECK 1979; LATOUR, WOOLGAR 1979]? Ou comment nommer l'opération du programme qui, aujourd'hui, "interprète" des spectrogrammes pour détecter la protéine responsable de tels effets? Quand commence la description (science), ou finit l'interprétation (la littérature) [QUEAU 1986]?

1.3.3 Référer et représenter. Les deux points que je viens de commenter chez Sperber en présupposent un troisième qui leur donne leur sens et qu'il faut bien comprendre. Il s'agit de la conception qu'il se fait de la description, et la solution qu'il donne au problème de sa *référence* dont dépendra sa valeur empirique.

Sperber situe d'emblée la question de la description au niveau du langage, et on ne voit pas qu'on puisse faire autrement. Décrire est une manière de parler, de rapporter "ce qui est". Cependant, pour lui, c'est surtout une variété de "représentation" (l'interprétation en est une autre) c'est-à-dire un "objet physique ou mental qui [...] est censé remplacer la chose qu'il représente" [p. 18]. On reconnaîtra donc une description au fait qu'elle sert de donnée, comme prémisse ou conclusion d'un raisonnement, d'un débat, comme liée à d'autres descriptions compatibles ou

opposées, comme utilisée pour prouver, corroborer ou réfuter. Seulement le problème est qu'une interprétation a des formes et joue des rôles semblables dans les textes, bien qu'on y confonde propriétés des choses et point de vue de l'interprète, la référence et le sens. Il y a donc de bonnes descriptions et de mauvaises, ou plutôt pour ces dernières des pseudo-descriptions auxquelles il convient de donner le statut douteux qu'elles méritent en anthropologie. Sperber donne alors un critère d'adéquation pour ce type de représentation qu'est la description, et une règle pour utiliser une interprétation comme donné: une description est "une représentation adéquate quand elle est vraie" [p. 18]; une interprétation, qui n'est en réalité pas mimétique car tournée vers le "sujet" plutôt que vers l'"objet", doit, elle, s'accompagner d'un "commentaire descriptif" qui formule modalement le rapport de ce qui est dit à qui le dit (qui donne un mode d'emploi).

Une telle présentation ne va pas sans appeler des commentaires et des questions. Commençons par la phrase "une description est une représentation adéquate quand elle est vraie", et par les mots "est vraie"; on viendra ensuite à l'idée de "représentation". Il s'agit d'une définition *référentielle* de la description au sens de Carnap; par exemple: une proposition est vraie quand l'énoncé qui la formule dénote (réfère à) un "state of affair", un état de fait du monde [CARNAP 1975b].

Mais Sperber, tout en se plaçant dans le contexte standard par sa formulation même, n'en dit pas plus sur la façon de prendre ce qu'il dit. J'ai brièvement rappelé, dans ce contexte, les philosophies rivales concernant "ce qui est", c'est-à-dire ce qui est dénoté, ce à quoi réfère un énoncé descriptif: tantôt chose réelle, mais on ne saurait pas comment mesurer la correspondance entre ce qui est dit et ce dont on parle sans utiliser au moins un énoncé; tantôt phénomène (ou représentation), mais on ne voit pas comment une représentation pourrait être vraie si on n'a d'accès cognitif qu'à ces "doubles" des choses réelles, sans atteindre jamais celles-ci; tantôt effet de langage, convention enfin, mais on ne voit plus alors comment se poserait en général la question d'une vérification possible, si ce dont on peut parler ne dépend que de ce qu'un langage donné nous autorise à faire [KALINOWSKI 1985].

La question, cruciale pour Sperber puisqu'elle fonde un jugement normatif sur la positivité de l'anthropologie, de savoir en quoi une description serait vraie au contraire d'une interprétation, ne reçoit pas de réponse dans son texte; et si elle empruntait une au contexte standard,

ce serait dans les termes du trilemme ci-dessus. Le vraisemblable ressemblable au vrai, disait pourtant Aristote; Sperber a bien mis le doigt sur une des propriétés qui, dans son usage, différencie une description d'autres discours, sa *signification référentielle*, mais on sait très bien qu'on peut décrire des choses qui n'existent pas en les faisant "être" en un certain sens, par là.

Il ne suffit pas de dire alors qu'il s'agit d'interprétations; on ne résoudrait pas la question ainsi. Une des difficultés de Sperber est qu'il glisse sans cesse dans son texte entre deux points de vue, celui d'une psychologie cognitive des représentations (du symbolique, du schématisme mental, où dès qu'il y a "assimilation", il y a nécessairement interprétation) et celui d'une sémiologie de ce que j'appellerai des "montages énonciatifs" dans le discours.

De ce point de vue, on a pu montrer [LATOURE, WOOLGAR 1979; LATOUR 1986] que s'il appartient à l'"esprit empirique" d'inscrire son propre référent dans son discours -ce que sont les "données"- au moyen de descriptions, celui-ci reste "l'élément mobile d'une controverse": le *fait* (la description vraie) commence là où s'arrête la discussion. Le discours joue son rôle dans la gestion collective de celle-ci, mais il y prend aussi son sens et sa portée. Les auteurs cités suggèrent un cadre d'analyse du texte scientifique plus souple et plus large que l'atomisme de Sperber qui reste dans l'optique standard d'une analyse de l'énoncé.

Basé sur une approche ethnographique des conditions concrètes de production d'un fait scientifique en biologie, ils montrent comment la possibilité qu'un énoncé soit lu, non comme *prononcé par quelqu'un*, mais comme *exprimant l'essence de quelque chose* est un enjeu du travail de production de savoir lui-même; que le "fait" d'aujourd'hui (ou de celui-ci) peut toujours être l'"artefact" de demain (ou de celui-là); qu'un fait est un moment de stabilisation dans une construction, compte tenu d'un état de la discussion et du type d'épreuves et de contrôles utilisés. Ils montrent enfin comment tout cela est négocié, dans les rapports de recherches publiés, sous la forme d'un jeu souple et complexe de *modalités énonciatives*. Dans celui-ci, la discrimination entre description et interprétation ne peut être décidée au niveau d'un énoncé isolé de son contexte; et leur analyse révèle que la *rhétorique* propre au discours scientifique peut être caractérisée par certains dispositifs énonciatifs dont l'effet premier est de laisser penser qu'il n'y a *pas* de rhétorique (donc pas d'interprétation).

A cette non-distinction, chez Sperber, entre point de vue sémiologique sur le discours et questions concernant sa portée épistémologique s'ajoute une autre difficulté: son concept de représentation. C'est "un objet physique ou mental" qui "remplace une chose". On pourrait disputer sur les termes: Kant et Piaget nous ont appris à distinguer une chose (qui est) d'un objet (qui est-pour-un-sujet); comment un objet (s'il est une représentation) pourrait-il être autre chose que mental? Il y a eu beaucoup de philosophie logico-sémantique sur la question des "objets mentaux" depuis Hume, et chaque fois qu'on a voulu traiter de la représentation, comme le fait Sperber, dans les termes uniquement sémantiques d'une correspondance terme-à-terme et discrète entre énoncé, représentation ou état de chose, on a abouti à des apories...

A partir d'une analyse logique de la référence du langage de la perception dans la sémantique des mondes possibles, Hintikka [1969] en relève certaines. Mais il fonde sa critique sur un point de vue qui me paraît plus fécond pour discuter de la valeur épistémologique d'une description que celui de Sperber; par ailleurs, on peut l'étendre, à peu de chose près, au langage descriptif.

L'auteur distingue en substance deux façons d'utiliser une description:

- a) Voilà quelque chose, je le décris comme une coccinelle (rouge à points noirs);
- b) Voilà ma description, (rouge à points noirs), c'est celle d'une coccinelle.

Hintikka va reconstruire ces deux contextes au moyen de deux quantificateurs différents, portant sur des variables d'interprétation différentes, (a) des choses, b) des objets mentaux). Mais au lieu, comme Quine le propose, de considérer comme "étant" (des choses) les valeurs possibles de ces variables quantifiées, ce qui obligerait à accepter deux sortes de choses qui est justement ce qu'il critique, Hintikka préfère considérer les quantificateurs, avec les variables qu'ils lient, non comme des noms de choses, mais comme la marque linguistique de ce qu'il appelle au plan *cognitif* des "méthodes d'individuation" (ou d'identification de la référence). L'important est de noter qu'il en conçoit plusieurs, et bien sûr, c'est une question empirique que de savoir lesquelles existent, lesquelles sont pratiquées où, quand, et pour quoi faire.

On remarquera que les conditions de vérité ne sont pas les

mêmes dans les deux contextes, du point de vue des méthodes d'individuation. Dans a) on aura identifié quelque chose par le moyen qu'on voudra, qu'on rendra égal à ce que la description identifie, et la description sera fautive si ce que l'on décrit n'est pas une coccinelle, ou n'est ni rouge ni à points noirs. Dans b) on aura identifié quelque chose *par la description* (qui est ainsi également une méthode) qu'on égalera à un individu donné, et la description échouera si elle ne parvient pas à faire identifier cet individu d'une façon compatible avec d'autres moyens,

Cette façon de traiter de la référence en termes de méthodes ou de processus d'individuation qui peuvent être physiques, sociaux, perceptifs, linguistiques, etc. me paraît plus efficace que celles qui en traitent en termes de correspondance. Elle est surtout compatible avec une approche sémiologique de la rhétorique scientifique dont j'ai parlé plus haut [p. 14]. Dans la pratique, tantôt la chose précède l'énoncé qui la décrit, tantôt elle le suit: dans le dispositif rhétorique il faut s'arranger pour qu'elle précède; dans l'effort cognitif, il arrive plus souvent qu'elle suive, d'où les artefacts. Dans la fiction, elle suit.

1.3.4 Sens et inscription. Ce qu'on peut donc discuter est le traitement quasi uniquement sémantique que Sperber propose de la description. En fait, ce sont les représentations qui l'intéressent; il lui suffit de dire que les énoncés les véhiculent, et c'est au nom de différences entre les représentations qu'il en vient à proposer des normes d'usage du langage. Pour Carnap et sa tradition, c'était déjà le cas à cause du problème des fondements empiriques, même si, chez lui, la syntaxe est première et même si, progressivement, par une sorte de transfert du syntaxique sur le sémantique, le problème de la référence s'est trouvé ramené à des considérations linguistiques seulement (conventionalisme, théorie cohérentiste de la vérification). Dans le contexte standard c'est en fait à O. Neurath qu'on doit, dans ses débats avec Carnap, la rupture la plus radicale d'avec des exigences sémantiques en ce qui concerne les énoncés d'observation.

Rappelons en quelques lignes les données du débat. Carnap pensait au départ qu'on pouvait admettre, en risquant le moins, la forme suivante comme schéma-type de l'énoncé d'observation: "j'ai la perception p, hic et nunc". Mais devant les problèmes insolubles posés par les termes individuels inévitables dans un langage des phénomènes, il s'est rabattu sur le langage des physiciens (qui est utile à des corrections près): "L'événement E a eu lieu aux places l et t de l'espace-temps", parce qu'il est toujours à

la troisième personne et qu'il peut être compris sans référer à rien d'extralinguistique.

Neurath [1983] va, au contraire, réinscrire dans l'énoncé d'observation tous les facteurs "subjectifs" (au sens de Benveniste), mais en les dé-contextualisant, c'est-à-dire en leur donnant une forme objective. Voici ce que Neurath appelle un "énoncé protocolaire":

Otto's protocol at 3.17 o'clock: [Otto's speech-thinking at 3.16 o'clock was: (at 3.15 o'clock there was a table in the room perceived by Otto)] [p. 93]

Il suggère, pour donner un autre exemple [p. 98], de traduire "Today, 27 July, I am busy with protocols of my own and of others" par:

Otto Neurath's protocol at 10 a.m., July 27 1932: [Otto Neurath's speech-thinking at 9 h. 55 min. was: (Otto Neurath occupied himself between 9 h. 40 min. and 9 h. 45 min. with a protocol by Kalon both of which contained the following sentences:...)].

On peut se demander, à première vue, qui accepterait de parler ainsi. Les *machines*. On est en 1932, Neurath est behavioriste: on n'observe pas les pensées, les objets mentaux mais les phrases: pas de "thinking" sans "speeching"; de plus il est matérialiste: une phrase est un événement physique; une machine ne va pas se demander quelle réponse métaphysique donner à la question de savoir "ce qui est", ni si une phrase "représente" bien ce qu'elle doit; elle "compute" (liste, classe, combine) des *inscriptions* conformes à un pattern qu'on lui a donné. Elle compare des inscriptions à d'autres inscriptions. Elle compte et calcule. Elle a, dans ses mémoires, des listes de noms, de lieux, de dates, qui sont ceux des auteurs de protocoles, mais aussi des événements protocolés. Elle a des étiquettes (des variables) de noms, de lieux, de temps, d'auteurs, de phrases. Elle parenthèse. Elle dispose de toutes sortes de moyens pour opérer sur ce matériel. Un protocole est une phrase, mais qui emboîte des *que*-phrases, on peut traiter des unes, mais aussi des autres, tout dépend de ce qu'on veut *faire*.

Il est intéressant de constater que Sperber exige justement de l'énoncé interprétatif (et paradoxalement pas de l'énoncé descriptif) qu'il ressemble à un protocole de Neurath. C'est ainsi qu'on peut comprendre ce qu'il appelle un "commentaire descriptif", qui est une façon d'introduire des noms, des dates, des lieux et des *modalités* devant la partie "constative" d'un énoncé. Mais il n'en tire pas, à mon avis, le parti qu'on peut en tirer.

Quiconque en effet poursuit un travail empirique a pratiqué ceci: avoir chez soi un petit carnet, avec son nom dessus et peut-être un numéro, dans lequel on note ses "observations" (avec lieu et date); chacun a porté sa serviette avec ses *dossiers*; chacun a eu ses cartons à souliers pleins de fiches, avec des trous et une aiguille à tricoter. Aujourd'hui de plus en plus, chacun a son "micro". Les labos ont des gros ordinateurs, mais aussi des carnets, des étiquettes, des classeurs, des bibliographies, etc.

Tournons-nous une dernière fois vers ceux qui développent une conception micro-sociologique et empirique du travail scientifique [KNORR, KROHN, WHITLEY 1980]. Partant d'une réflexion sur l'apport, d'une part de l'écriture [LATOURE 1985; GOODY 1979], d'autre part de l'imprimerie [EISENSTEIN 1979] aux processus de la connaissance, qu'on peut prolonger en étudiant l'impact des langages de simulation [QUEAU 1986], on peut être conduit à modifier l'image même que l'on a du langage et de son rôle dans l'inscription des données -langages de description- dans la construction du savoir. Le langage ne serait-il pas tant un "véhicule", un mode d'expression du "transit" de la pensée des choses, qu'un moyen matériel, qu'un *support pour penser* ?

Latour, qui a l'art des formules, définit l'objet d'une science comme un "mobile, immuable et combinable" [p. 11]. C'est quelque chose dont on "fait état", mais que l'on peut "prendre avec soi" (rapporter). C'est quelque chose que, grâce à l'écriture ou à tout autre moyen d'inscription, l'on peut ramener à l'échelle d'un texte (une galaxie, une culture, une carte génétique). Qu'on peut échanger, combiner, comparer, calibrer (avoir dans sa serviette), voir d'un coup, superposer à d'autres inscriptions. "La vue permet de penser" dit Latour, c'est-à-dire de mobiliser, d'assembler, d'enregistrer, etc., pour montrer, pour prouver, pour construire.

L'énoncé descriptif, lorsqu'il sert à inscrire dans un texte scientifique les *données* (documents) sur lesquelles il travaille et qui lui assurent sa positivité entre ainsi, à mon avis, dans ces *pratiques de l'inscription* comme les appelle Latour, avec les dossiers, les listes, les formules, les archives, les dessins, les courbes, les dictionnaires, les équations, que seule l'écriture rend possibles, avec diverses formes de graphies.

Tout le problème de l'analyse du discours descriptif sera alors de pouvoir faire tenir ensemble ces trois aspects:

* son aspect logique: il est question de *quelque chose* qu'il faut faire iden-

tifier;

- * son aspect rhétorique: nous *parlons* de quelque chose qu'il s'agit de pouvoir dire;
- * son aspect cognitif: le "quelque chose" dont nous parlons et dont il est question apparaît d'abord sous la forme d'une écriture sur laquelle nous *pensons* et qui doit pouvoir être traitée.

2. QUESTIONS DE SEMIOLOGIE

Les quelques remarques que j'ai faites sur la façon "standard" de traiter épistémologiquement de la description, ainsi que la position que j'ai esquissée concernant la possibilité d'une épistémologie non standard de la description me permet d'aborder maintenant la question d'une sémiologie possible de la description dans des textes considérés comme scientifiques, des textes anthropologiques. Je commencerai par délimiter un point de vue sémiologique sur le discours en général, puis sur le discours descriptif. De ce point de vue, je dégagerai quelques aspects de la schématisation descriptive formulables en un postulat, que j'articulerai sur une hypothèse de travail admettant que la description a des propriétés compatibles avec celles de l'idée d'"écriture" dont je viens de parler et que je vais préciser. Je terminerai par une analyse de ces aspects de la description à partir d'un texte d'anthropologue.

2.1 Un point de vue sémiologique sur le discours

Décrire est une activité du langage et une manière de parler; elle possède, comme toute activité de discours, des fonctions dans la communication et dans la connaissance. De même que la narration, l'explication ou la preuve par exemple, elle *schématise*, dans la manière verbale, un fragment du monde [BOREL, GRIZE, MIEVILLE 1983; GRIZE 1984], dont elle est le *signe*; ce signe a une signification pour quelqu'un; par le moyen de celle-ci, les gens qui parlent et se parlent sont en relation avec le monde qu'ils habitent et transforment, et ils peuvent interagir entre eux. Le discours, ce "transit" de la pensée d'énoncé en énoncé, valide ou non comme l'ont toujours conçu les logiciens, transite donc aussi *entre* les gens. Les liens entre énoncés sont des événements qui intéressent des "sujets"

qui savent en repérer la présence et qu'ils peuvent différencier d'autres événements voisins.

Une sémiologie du discours descriptif peut certes, car c'est une des dimensions du problème, étudier les propriétés internes du signe lui-même, soit d'un point de vue logique, soit pour étudier les séquences ou les configurations d'unités de langue d'un texte [ADAM 1982a, 1985]. Mais elle peut aussi, et c'est le point de vue que je choisirai, prendre ces propriétés comme autant d'indices renvoyant, pour un observateur-lecteur, aux dimensions d'un processus sémiotique. J'admettrai donc comme un *premier postulat*, qu'un *texte* avec ses configurations de formes et de valeurs de langue, est porteur d'*indices*, pour l'analyste, de procédures de *discours* (il est porteur de *signaux* pour un lecteur).

De ce point de vue, un signe est ce qui est "fait" par quelqu'un (on "fait signe") dans une situation donnée, qui est donc utilisé par quelqu'un pour qui il a une signification, pour communiquer quelque chose à quelqu'un d'autre. Et cela est vrai du producteur comme du récepteur qui sont, l'un et l'autre, autant d'agents de discours, même si ce qui est signe pour l'un n'est pas toujours, ni univoquement, signe pour l'autre.

Carnap [1975a: 13] appelait "pragmatique" ce genre de considérations portant sur des activités de langage telles qu'elles sont réalisées, avec leurs règles et leurs rôles, dans leur diversité et leurs utilités. Il opposait à ce point de vue celui d'une syntaxe et d'une sémantique "pures" (logiques), dont l'objet est le langage *moins* ses conditions d'usage et qui prescrivent, à priori, les conditions formelles pour des langages dont l'usage serait contrôlable. A l'empirisme *de facto* de la première étude, il opposait le *de jure* des secondes. Pourtant disait-il, la construction à priori de certains langages présuppose la pragmatique; sinon comment croire qu'un langage formellement prescrit puisse avoir quelque usage, dans l'entreprise de connaissance?

Elaborer une "logique naturelle" des *schématisations* descriptives [GRIZE 1982: 24-32] peut donc être classé parmi les démarches pragmatiques au sens carnapien. C'est dire que de ce point de vue on ne cherchera pas à savoir comment il faut décrire ou ce que doit être une description pour être conforme, d'une part, à ce qu'il est admissible de dire en parlant dans un certain langage, et d'autre part à ce dont il est possible de parler dans ce langage.

Du point de vue empirique qui est le nôtre, il ne peut y avoir

d'"en soi" formel du descriptif ni de langage idéal qui se laisserait reconnaître à priori au moyen de critères stables et univoques, comme le pensait Carnap à propos des "langages d'observation" en épistémologie. Remarquons pourtant que les descriptions se font reconnaître, ce qui permet de poser, à titre d'hypothèse heuristique, l'existence de propriétés *régulières*, celle d'un "noyau" langagier de la description que pourraient attester tant le niveau textuel que celui de la schématisation discursive elle-même.

C'est pourquoi on s'efforcera d'observer certaines tendances manifestées par les textes et les discours, mais surtout, les *différenciations* dont l'activité de discours est elle-même le lieu. Par conséquent notre hypothèse signifie qu'il n'y a pas de langage descriptif qui serait isolable en tant que tel, mais du langage dans ou avec lequel il est possible de faire beaucoup de choses différentes. Il s'agit alors de voir comment, dans la pratique, les gens qui parlent les démarquent les uns des autres, comment ils en usent, en abstraient ou en discutent les normes et les critères; et comment enfin ils en signalent aussi la place dans leurs discours.

Aussi la question pragmatique abordée dans la perspective de la logique naturelle sera-t-elle de chercher à savoir empiriquement comment l'on décrit des choses dans divers corpus de textes et pourquoi faire, et comment l'on débat, dans ces corpus, de ce qui est (n'est pas) une vraie (genuine) description, de ce qui est (n'est pas) une bonne description, de ce qui peut (ne peut pas) être décrit, etc. Une étude empirique des schématisations discursives sous cette hypothèse demandera donc des informations sur les "formations discursives" qui les contiennent, ou sur les "paradigmes" dans lesquels elles fonctionnent comme instruments d'inscription de données (lorsqu'il s'agit de corpus scientifiques), formations et paradigmes qui thématisent et norment leurs usages et les formes qu'elles peuvent prendre. Les méta-discours sur la description font partie des indices de son repérage et de sa différenciation [cf. MIEVILLE, ici même, pour la notion de "champ descriptif"].

Cette façon de caractériser un point de vue sémiologique empirique sur la schématisation descriptive et sa logique naturelle est compatible avec la position épistémologique que j'ai prise dans ma première partie [cf. pp. 9-19 supra], et que je rappelle ici sous la forme d'un *deuxième postulat*, ce qui est *enjeu* pour une épistémologie *interne* à une discipline (problème de norme ou de valeur) est *objet* d'enquête empirique pour une épistémologie *externe*; seront donc objet, du point de vue externe que

nous adoptons, les différences établies entre la description et d'autres types de discours ou de langage (interprétation, modèle, etc.), de même que la différence entre "science" et "littérature" a statut -émique, et non -étique.

2.2 Aspects du discours descriptif

En discutant de l'épistémologie de la description [supra pp. 17 à 19], j'ai suggéré une position concernant la description, que je vais reformuler maintenant sous la forme de deux hypothèses de travail. La première est une *hypothèse épistémologique* :

* ce qui est "donné" par description, c'est-à-dire ce sur quoi la pensée et le discours travaillent dans la connaissance, ce n'est pas (bien qu'indirectement) seulement le monde, "ce qui est", les choses, ni même seulement une représentation du monde, un signe qui renvoie à celui-ci; car la description, ce qu'elle rapporte, ce par quoi on fait état de quelque chose, doit aussi pouvoir être *montré* (les données d'une science sont intersubjectives) et *traité* (les données d'une science sont calibrées, mises à l'échelle des manipulations techniques et conceptuelles qu'on peut leur appliquer). Parmi les objets montrables et traitables, il y a en particulier les "écritures" (inscriptions).

La seconde *hypothèse* est de nature *sémiologique* et elle découle de la première:

* lorsqu'un discours descriptif schématise une "donnée" dans un contexte qui se donne comme scientifique, il s'*énonce* -étant discours- dans une langue naturelle écrite ou orale (aux usages techniques de certaines terminologies spéciales près). Mais ce qu'il schématise alors ce n'est pas seulement de la parole ou du dialogique (de l'"énoncé") , mais aussi de l'"écriture" (inscription).

Je fournirai plus loin des illustrations de cette seconde hypothèse [cf. pp. 30, 40-42]. Toutefois, avant de les donner, il me faut revenir sur sa signification, tout d'abord, par une remarque sur l'idée d'"écriture" (inscription) afin de pallier le risque d'une équivoque, et par la mise en évidence, ensuite, des aspects de la schématisation descriptive qui me paraissent pertinents du point de vue épistémologique et sémiologique que je développe. J'ai, en effet, pris jusqu'ici pour admis que chacun sait ce qu'est une description, dans les usages que j'ai fait du mot, alors qu'elle

est le thème même de cette étude, et qu'il convient donc d'en expliciter certains aspects postulés essentiels pour en tirer un objet d'analyse.

2.2.1 Note sur l'idée d'"écriture". La seconde de mes hypothèses signifie que, du point de vue d'une logique naturelle des schématisations discursives, il ne faut pas entendre immédiatement sous ce que j'ai appelé "écriture" ce qui constitue normalement l'objet d'une sémiologie de l'écriture et des graphies en général. Dans cette optique, notre problème est bien davantage de préciser en quoi consiste une description comme discours et comme texte dans le champ de la communication verbale, de l'énonciation, relativement à d'autres types de discours ou de textes. Par définition, on entendra ici sous "description", un type de schématisation verbale, c'est-à-dire adressée par quelqu'un à quelqu'un, pour faire quelque chose dans l'ordre de la communication et de l'action en général.

Sous "écriture", on ne mettra donc pas le texte d'une description, la matérialité graphique qui en supporte les signes sous l'aspect de marques physiques étalées et distribuées sur l'espace d'une page blanche. J'ai posé plus haut [p. 21, postulat 1] que, dans l'étude des schématisations discursives, le texte est ce qui fournit, pour l'analyse, les indices de processus de schématisation. Une telle décision est de méthode, et de portée pratique en ce qui concerne la position que je développe ici. Elle ne doit pas pourtant faire négliger une question dont je ne discuterai pas dans ce cadre, qui touche directement à la nature des objets de l'anthropologue dont une bonne partie sont précisément des textes (transcriptions des discours d'indigènes, monographies des collègues). Certains anthropologues, dont un Geertz par exemple, iront jusqu'à identifier culture et texte et à transmuter en "grammatologie" les démarches anthropologiques. Sans aller jusque-là, on peut cependant se poser le problème empiriquement à propos de la description dans certains corpus [cf. KILANI, ici même].

L'objet d'enquête que j'essaie de délimiter sous le mot "écriture" appartient, par contre, à ces "formes-sens" induites dans l'interprétation d'un lecteur, qu'il soit analyste ou praticien du discours, voire d'un producteur de discours, c'est-à-dire aux "macro-structures configurationnelles" selon Adam (ici même). Il s'agit d'un réel de nature *notionnelle* et non physique, et ma seconde hypothèse signifie que cette "forme-sens" (le schématisé) manifeste, dans le cas du discours descriptif, certaines des propriétés que possèdent par ailleurs les produits des pratiques d'écriture: et que c'est en cela que les descriptions peuvent contribuer à introduire

des "données" dans un discours qui construit ou expose une connaissance.

L'idée n'est pas nouvelle en épistémologie, car il suffit de penser à la tradition formaliste en logique pour trouver une réflexion exigeante sur la portée des écritures dans la construction conceptuelle et dans l'argumentation scientifique. Pensons aussi à Bachelard, pour qui l'"état abstrait" remplace un "ordre trouvé" par un "ordre prouvé" [1960: 6], ou à Piaget qui voit dans les figures perceptives ou intuitives des "cristallisations" d'opérations sur lesquelles, grâce à ces figures, la pensée peut réfléchir.

En sémiologie, on peut se référer en particulier à la réflexion d'Hamon [1981] sur la description dans le roman. Son idée est que le propre du discours descriptif est de produire un "effet de liste" à la lecture, c'est-à-dire de "résister à la linéarité" caractéristique du récit, mais aussi à celle de la preuve, ou de l'explication, et d'échapper à la clôture de la définition; d'être spatialisé plutôt que temporalisé, de renvoyer au regard plutôt qu'à l'action, de montrer des images plutôt que des opérations.

En anthropologie même, Malinowski [1922] déclarera que la fonction descriptive de la monographie est de fournir un "tableau" des faits, en jouant de la double métaphore de la matrice (à n entrées) et de l'exposition.

Mais pourquoi parler de "liste", ou de "tableau", à propos de la description? Goody [1979], en se penchant sur les conditions historiques d'émergence d'une "raison graphique", s'est interrogé sur l'effet des changements de ce qu'il appelle les "technologies de l'intellect" sur nos modes de pensée et de communication. L'écriture est une de ces technologies (d'autres suivront: alphabet, imprimerie, langages de programmation). J'aimerais reprendre certaines de ses remarques.

Goody rappelle [p. 14] que les premiers textes écrits attestés dans l'histoire (à Sumer, au 4ème millénaire avant notre ère) ne sont pas une transcription de la parole, mais des *listes* de noms de choses et de gens d'usage administratif; il en fera "la forme caractéristique des premiers usages de l'écriture" [p. 191]. De plus, il fait l'hypothèse que la liaison mot/idée/réel est une préoccupation de nature ou d'origine *orale*: on ne peut pas parler (énoncer hic et nunc dans le temps) sans qu'un problème de validation ne se pose; de même, narration, preuve, dialogue seraient plus oraux à cause de leur linéarité, reflet d'une temporalité qui est celle de la parole (temps de l'écoute, de l'échange, séquence).

S'interrogeant tout particulièrement sur certaines mises en forme de l'information que l'écriture serait seule à permettre, et sur les types de structuration conceptuelle qui lui sont liés -en l'occurrence les listes, les matrices ou les tableaux et les formules- Goody en dégage les fonctions. Je le cite: "L'écriture fragmente le flux oral (...), permet de mettre côte-à-côte et de comparer les énoncés émis à des moments et dans des lieux différents" [p. 50]. C'est un "moyen d'inspection du discours" qui permet "d'accroître le champ de l'activité critique, l'attitude sceptique, la pensée logique" [p. 86]. Il donne la "possibilité d'accumuler les connaissances", de "transformer les conditions de stockage de l'information" [p. 87]. Les techniques d'inscription sont un moyen de "reproduction de la pensée", d'"observation du discours", elles sont un "outil analytique" [pp. 96-103]. L'écriture est "une activité (...) de celles qui ont favorisé le développement de l'histoire (historiographie: spatialiser le temps pour le comprendre, annales) et des sciences de l'observation (...), la recherche et la définition de schèmes classificatoires" [p. 191]. Disons, en termes piagétien, qu'elle a favorisé l'abstraction réfléchissante et la naissance d'une science, la logique.

Notons en passant que Piaget, qui a certes traité de la "fonction symbolique" et considéré les représentations mentales comme un medium symbolique nécessaire aux opérations, n'a jamais pris au sérieux ce que les logiciens ont appelé "symbole", c'est-à-dire une inscription sans signification pour la représentation.

Toute mise en forme graphique, si l'on veut résumer ce que l'on peut dire des fonctions de l'écriture, aura ainsi pour rôle le rappel, la planification ou l'enregistrement. Ces formes fixent un savoir en l'organisant, en font un objet qu'on peut, autonome, traiter de l'extérieur ("sans sujet"): observer, enseigner, transporter. Organisé, catégorisé, ce savoir est aussi l'objet d'une réflexion sur ses catégories (critique) et sur l'activité même de catégorisation (innovation). Ces formes ont d'autres points communs. Elles introduisent une discontinuité dans la continuité de l'expérience, une spatialité dans la linéarité, la temporalité; elles marquent leurs bords (la limite entre le dedans et le dehors); elles recontextualisent dans un cadre qui, tout à la fois, fait "tenir à distance et ensemble" des éléments [p. 251] extraits de leur contexte, et de différents contextes (coordonnent des points de vue). Elles permettent à la pensée de travailler sur des positions fixées, combinables et substituables, en *arbres* (inclusions

et oppositions), en *séries* (comptage, hiérarchies), en *morphismes* (similitudes, différences, ana/métamorphoses), en *complémentarités* (parties, tous, proximités, distances), etc. Autant d'opérations logico-mathématiques, rudimentaires ou sophistiquées qui, toutes, transforment quelque chose en un objet informé.

En opposition avec l'épistémologie standard plus soucieuse de ce que le langage permet de dire que de ce qu'on peut faire avec lui, la réflexion sur l'écriture rejaillit actuellement avec les recherches en IA, attestant d'un retour du formalisme aux dépens du logicisme issu de la tradition analytique.

Sous le couvert d'un *Eloge de la simulation* [1986], Quéau, ingénieur en images en synthèse, prône une "pensée sans langage", expérimentation formelle qui consiste "non plus à manipuler les choses par les signes" mais à "manipuler les signes comme des choses" pour "fabriquer des manières de penser et faire en sorte (qu'elles) deviennent la matière de nos recherches ultérieures" [pp. 137-138].

Aux finalités techniques et théoriques de l'IA vient ainsi s'ajouter actuellement une fonction quasi ludique, voire onirique ou esthétique (une poïétique à la Bachelard) de "fabrication" de modes de penser. Simuler nos opérations modélisantes, c'est pouvoir explorer nos modèles, mais aussi en inventer. Du "témoin" qu'il était le descripteur devient "demiurge". En une position qui est à l'extrême opposé du logicisme qui veut corriger le langage pour mieux dire les choses, il s'agirait ici *de ne plus parler du tout* pour laisser la connaissance et ses outils s'autoproduire dans ses systèmes symboliques, de même que des structures et des fonctionnements plus complexes émergent de l'évolution biologique.

C'est en vérité toute une philosophie des mathématiques et des modèles que nous livre l'auteur, qui nous éloigne en partie du problème empirique de la description comme discours, car vue sous l'angle des modèles, il ne s'agit plus de discours. Formaliser n'est pas schématiser [GRIZE 1982: 197, 246]. Or il est de fait, notamment en anthropologie mais dans bien d'autres disciplines également, que la description n'est pas toujours simulable en un langage mathématique précis et qu'elle reste phénoménologique, de l'ordre du "trouvé" et non du "prouvé", c'est-à-dire d'une modélisation approximative; par ailleurs, même par systèmes formels interposés, les savants se parlent et il est clair que leurs façons de se parler ne sont pas elles-mêmes formalisées.

2.2.2 Un postulat et une hypothèse sur la description. Ces deux dernières remarques me ramènent au problème empirique du discours descriptif. Qu'est-ce en effet qu'un discours descriptif et que peut-on postuler, en première analyse, sur ce que différents discours descriptifs pourraient avoir en commun? D'une réponse à cette question dépend déjà la possibilité de se constituer un corpus et de pouvoir le lire et l'organiser.

D'un point de vue encore général et intuitif on peut faire trois observations sur certaines propriétés de la description, qui peuvent être formulées comme autant de questions ouvertes, à traiter dans notre recherche.

Premièrement, un discours descriptif est normalement pratiqué et différencié d'autres types de discours comme doué d'une *fonction référentielle*. Sémantiquement, "décrire" se comporte un peu comme "lire" ou "regarder": *il y a quelque chose* à décrire, à lire, à regarder qui préexiste en un certain sens (linguistique) à la démarche signifiée par le verbe; "écrire" contraste sur ce point avec "décrire" (comme prétendre, soutenir, souhaiter ou croire), où ce qui préexiste à la démarche n'est qu'un but intentionnel. Pourtant "décrire" ressemble morphologiquement à "écrire", et on pourra parler dans ce cas de fonction "poïétique" ou productive, au sens où j'ai parlé plus haut des fonctions de l'écriture ou des "inscriptions".

Deuxièmement, on peut observer que quand on décrit, c'est en général pour faire autre chose: définir, interpréter, expliquer, prouver, ou raconter (pour certains types de récits): dans ses usages, une description n'a la plupart du temps pas sa fin en elle et est ainsi un *moyen* pour autre chose. On peut dire qu'elle est *transitive* -non tant au sens de la propriété logique d'une relation, qu'à celui d'un "transit" qui passe par elle. Comme discours elle schématise des "données" sur "ce qui est" en se donnant comme un rapport neutre. Et pourtant, comme schématisation et comme moyen, elle est opérée en vue d'objectifs et en fonction des idées que les gens qui parlent se font d'eux-mêmes et du monde.

Troisièmement enfin, une description est généralement reconnue mimétique: elle "rapporte", et ce qu'elle rapporte *ressemble* à ce dont elle est le rapport. Elle est reconnue objective, en quoi, dans sa pratique, elle diffère par exemple d'une interprétation; celle-ci, bien qu'agissant sur quelque chose qui lui préexiste, est plutôt renvoyée à l'acte d'un interprète, d'un "sujet" qui loin de rapporter ce qui apparaît, dévoile ce qui est caché, un sens qui pourrait même à la limite être celui de quelque chose

d'autre. Pourtant en décrivant on interprète: "ce qui est" n'est jamais tel quel dans le discours; de plus on peut aussi rapporter du sens ou de la valeur: on peut décrire des interprétations, rapporter le sens des paroles de quelqu'un. Comme le disait Frege, dans un énoncé comme "A dit que p", l'expression précédée de "que" n'exprime pas un sens ni ne réfère aux mots de A, mais réfère à ce que A a "pensé".

Je vais maintenant reformuler ces trois questions qui m'ont été posées par une première observation globale et intuitive sous la forme d'un *troisième postulat*, portant sur la schématisation descriptive. J'en illustre les différents composants par des fragments tirés d'un texte de Malinowski [1968] en soulignant les termes qui m'ont servi d'indices. On verra plus loin [pp. 33-4] les raisons que j'ai de retenir ces indices, et il y en aurait d'autres [cf. REVAZ, ici même].

Je postule qu' *un discours descriptif schématise des "données"*.
Ce qu'il schématise alors:

- a. c'est un rapport *mimétique* entre *ce* qui est schématisé (une "chose") et ce qui est *schématisé* (un "objet" de discours);
- b. c'est une procédure d'*identification* (d'une chose) par le moyen d'une *présentation* (d'un objet); il s'agit de la visée interne de la schématisation descriptive.

Voici deux exemples d'indices de ce rapport mimétique et de cette visée identificatrice: Malinowski compare ses données à celles d'autres anthropologues:

Comparez le primitif en chair et en os, toujours prêt à se soumettre à ses devoirs, vantard et plein de jactance lorsqu'il s'en est acquitté, au mannequin que décrivent les anthropologues, qui suit servilement la coutume et obéit automatiquement à n'importe quelle règle. Il n'existe pas la moindre *ressemblance* entre l'un et l'autre. Nous commençons à nous rendre compte que le dogme de l'obéissance mécanique est fait pour *cacher* à l'anthropologue sur le terrain un grand nombre de faits réellement importants de l'organisation juridique des peuples primitifs [p. 25].

(...) Un coup d'oeil superficiel sur ces occupations *pourrait laisser une impression* de désordre arbitraire (...) Mais si on se donne la peine d'observer longuement et patiemment on ne tarde pas à constater que (...) Un observateur qui n'est pas au courant de *tous ces détails* et qui ne suit pas les péripéties de chaque transaction *croirait facilement* (...) Le seul procédé correct consiste à décrire la situation juridique en *termes concrets* (...) [p. 17].

- c. c'est un rapport *transitif* de ce qui est "donné" ou présenté à ses *usages*; il s'agit des finalités externes de la schématisation descriptive, au nom desquelles les "données" ont un rôle de *base* dans la construc-

tion et l'argumentation scientifique;

- d. c'est un rapport *différentiel* (de démarcation) avec d'autres procédures de discours; par exemple pour ces deux propriétés:

Pour pénétrer plus profondément la nature de ces obligations impératives, suivons les pêcheurs sur la plage (...). Ici encore, on est en présence d'un système de services et d'obligations réciproques [p.18].

(...). En jetant un coup d'oeil d'ensemble sur les relations et transactions que nous avons décrites, on constate sans peine que le principe de réciprocité se trouve à la base de chaque règle [p. 22].

(...) Dans tous les phénomènes que nous avons décrits, l'élément ou l'aspect "loi" c'est-à-dire la contrainte sociale effective, se présente comme un réseau complexe de dispositions destinées à contraindre les gens à s'acquitter de leurs obligations [p. 26].

- e. c'est une visée d'*intervention* dans la communication. Cette propriété est plus générale que les autres, car elle caractérise toute schématisation.

Voici des indices d'une *intervention* dans la communication sur du *sens rapporté*; Malinowski situe sa démarche en polémiquant avec certains anthropologues:

La plupart des *efforts* entrepris par les savants continentaux dans le domaine de la jurisprudence primitive *avaient pour but* (but vain et efforts dépensés en pure perte) de démontrer l'exactitude des théories de Morgan [p. 9].

Il nous paraît inutile d'insister une fois de plus sur le fait que l'homme même "sauvage", même "primitif", est incapable d'agir "instinctivement" à l'encontre de ses instincts ou d'obéir "à son insu" à une règle à laquelle il se sentirait pourtant heureux de pouvoir se soustraire, ou qu'il est toujours prêt à défier; inutile également de montrer que l'homme est incapable d'agir "spontanément" d'une manière qui serait en opposition avec tous ses appétits et toutes ses inclinations. La fonction fondamentale de la loi consiste à imposer un frein à certains penchants naturels [p. 46].

Ce postulat en cinq points formulé, je me propose de le faire servir de cadre pour élaborer l'hypothèse sémiologique que j'ai posée [cf. p. 22] et que je rappelle: lorsqu'un discours descriptif schématise une "donnée", il s'énonce dans une langue écrite ou orale, mais ce qu'il schématise n'est pas seulement de l'"énoncé" -ce dont veut rendre compte mon postulat- mais également de l'"écriture" au sens où j'en ai parlé. L'exemple qui suit indique cette dimension de la schématisation descriptive: une donnée, pour servir aux fins que lui attribuent un discours scientifique doit donner aux choses une certaine forme, une forme sur laquelle la connaissance puisse travailler. Voici un indice du caractère d'"*inscription*" que revêt la

description:

Dans la monographie qu'il a consacré à la communauté des Banaro (Die Gemeinde der Banaro, Stuttgart, 1921), qui constitue peut-être la meilleure description d'une communauté primitive existante, le professeur Thurnwald *montre à quel point la symétrie domine la structure sociale et les actes des indigènes*. L'auteur n'insiste peut-être pas suffisamment sur l'importance que présente cette symétrie en tant que lien juridique. Il s'intéresse davantage à en chercher la base psychologique dans le "sentiment humain" (...) qu'à l'analyse comme une fonction sociale destinée à sauvegarder la continuité et l'équivalence des services réciproques [p. 21].

L'articulation que je suggère entre le postulat sur la schématisation descriptive et mon hypothèse sur cette propriété qu'elle partage avec les produits de l'écriture me paraît être justifiée par trois raisons.

La première est que, dans notre corpus, il s'agit de schématisation et pas de formalisation; c'est dire que les différentes finalités (interne, externe et interventionnelle) restent repérables dans l'objet schématisé. Une deuxième raison tient à ce que le "medium" d'une schématisation est une langue naturelle, et que celles-ci, ainsi que les discours qui peuvent y schématiser leurs "mondes", sont structurées par et pour la communication: l'"appareil formel de l'énonciation" qu'elles comportent est ce qui permet [cf. Benveniste et Culioli] les ajustements entre locuteurs quant à leur accord possible sur "ce qui est" lorsqu'ils en parlent entre eux. Mais il ne s'agit pas d'oublier la connaissance, puisqu'il est question d'épistémologie, et c'est ce dont veut rendre compte mon hypothèse: le langage sert à la communication, mais il sert aussi à la cognition: il permet à la pensée de travailler sur elle-même par le biais d'une organisation symbolique (Quéau citant Hegel: "...en laissant son intérieur hors de soi"). Une donnée sert bien de preuve ou de témoignage dans la communication scientifique, mais parce qu'elle sert aussi d'*objet*.

Une dernière raison enfin vient de ce qu'on peut distinguer des niveaux d'abstraction dans la modélisation (comme l'entendent les auteurs que j'ai cités) ou dans la schématisation, comme nous dirons tant qu'il est question de discours.

Quéau oppose, par exemple, pratique du "simulacre" à pratique de la "simulation" [p.156]; c'est la seconde qui l'intéresse dans le contexte des recherches en IA, où simuler, c'est recréer "in vitro" (dans l'éprouvette des fonctions récursives) les conditions de fabrication d'un micro-monde-objet, autonome et délibéré; un objet logiquement possible et traitable, dont il n'est pas essentiellement requis qu'il représente quelque chose, et de

plus quelque chose d'empiriquement possible.

Mais on peut aussi -pratique du simulacre- vouloir (ou devoir?) travailler "in vivo", ce qui n'exclut bien sûr pas l'assistance; c'est le sort des ethnologues notamment (et c'est notre sort ici aussi) qui doivent schématiser un réel du point de vue du *témoin*, et non du démiurge, une de leur difficulté étant en particulier de pouvoir (de savoir où, comment ou quand) cesser d'être acteurs. Témoins *in medias res*, c'est le détail qu'il faut cerner, c'est la variabilité et la pluralité des articulations qu'il faut "rendre", avec la fluidité des points de vue et la difficile objectivation d'*invariants* [MALINOWSKI 1985].

C'est pourquoi les descriptions schématisées par le discours, si elles cherchent à se donner comme une écriture-objet (objet de traitement logico-mathématique), manifestent en plus inévitablement deux types de traits qui viennent de ce que leur objet n'est pas stable, de ce qu'elles schématisent et ne formalisent pas et de ce qu'elles sont énoncées dans une langue naturelle. Les premières [cf. PROD'HOM, ici même] caractérisent un certain *rapport de l'objet construit à la chose que cet objet reconstruit*. Les secondes déterminent un certain *rapport de l'objet construit à ceux qui l'ont construit et qui se parlent entre eux* [cf. CALOZ, ici même] d'une chose qu'ils ont reconstruite pour en parler; qu'ils ont reconstruite ou pour la modifier ou pour la "contempler", pour se la représenter en la liant à d'autres choses, pour y dégager du sens ou de la forme et pour se l'échanger.

3. DE QUELQUES DESCRIPTIONS D'ANTHROPOLOGUES

Sous leur aspect "écriture", les descriptions sont donc déjà des *modèles* au sens où j'ai parlé d'écriture-pour-penser, mais aussi au sens où elles sont mimétiques. On n'apprend cependant pas grand chose à dire que ces modèles sont flous (mous) ou seulement verbaux. D'autre part, c'est aux anthropologues de décider s'ils leur servent, et de discuter jusqu'où eux-mêmes peuvent jouer au démiurge (mathématiser leurs connaissances ou mécaniser leurs expertises) sans perdre leur réel; c'est une question d'épistémologie interne.

D'un point de vue plus empirique et plus externe, il s'agit d'observer comment certains anthropologues jouent le jeu du "simulacre-in

vivo" quand ils décrivent. Mais c'est en partie jouer ce jeu soi-même, puisqu'il s'agit aussi de décrire. L'anthropologue-objet est objet d'anthropologie et la logique elle-même est une discipline anthropologique: son objet, la preuve, le contrôle du discours, n'a de valeur qu'humaine même quand c'est une technique. De ce point de vue, la logique naturelle qui s'intéresse à la question de savoir comment les gens qui parlent rationalisent leurs discours doit prendre garde à *ne pas rationaliser ces discours*. Tout au plus peut-elle veiller à rationaliser le sien, celui d'une analyse.

Je fais l'hypothèse ici qu'il y a une rationalisation en un certain sens, de la description; c'est celle qu'indiquent les traces -dans le langage- d'une écriture-objet manifestant des traits logico-mathématiques et traitables en ces termes. Je ne sais si cette propriété se généralise à toute description, mais c'est une question qu'il convient de se poser dès que, dans certains corpus, il est question d'une fonction de "base de données" que doit remplir la description. D'autre part n'allons pas plus loin, en ce qui concerne cette rationalité, que ce que Piaget peut dire de la "pré-logique" des opérations élémentaires de classification ou de sériation, ou de l'"infra-logique" des parties et des tous. "Infra", "pré": ne discutons pas ici de ces évaluations (pour Piaget il s'agit de logique enfantine, mais les anthropologues ne sont pas des enfants), et pensons aux opérations sous-jacentes (et mal connues) à ces "figures" connues de la rhétorique: métaphore, métonymie, synecdoque et aux usages analytiques qu'on peut en faire.

Toutefois, et la question est légitime et à mon avis importante, cette rationalité de "figures" d'objets qui tient plus, en langage piagétien, de l'intuition ou de l'image (dans notre corpus anthropologique) que de l'opérateur *stricto sensu* des modèles mathématiques, mais qui est, comme toute image ou toute intuition, une "cristallisation" ou une sédimentation d'opérations logico-mathématiques, peut-elle être confondue, est-elle déjà du même ordre logique que celle qui préside à la planification d'un projet épistémique, ou que celle qui régule une interaction cognitive entre ce que j'ai appelé l'"objet" et la "chose", une logique de *l'action* que le discours descriptif schématise également? Est-elle la même enfin que celle -dont le discours descriptif comporte aussi la trace- qui règle (planifie? régule?) un projet argumentatif ou une interaction dialogique entre ceux qui ont construit un objet pour parler d'une chose, une logique de la *communication*?

Tout le réel n'est pas rationnel et il y a plusieurs demeures dans la maison de la Logique; de plus on sait finalement peu de choses em-

piriques sur le plan des faits de logique. On sait certes de mieux en mieux comment simuler l'"expertise", ce qui sert ou marche *déjà*. Mais ce qui *cherche*, ce qui a des lacunes, ce qui marche ici mais pas là; ce qui, en marchant, signale ses limites, marque son origine, montre ce qu'on ne sait pas, dit ce qu'on ne fait pas, valorise ce qui est fait, ne dit pas tout mais laisse entendre, use d'une forme pour en signifier une autre...?

C'est à ce genre de phénomènes qu'on est confronté avec les descriptions d'anthropologues, et c'est ce que je vais essayer d'illustrer au moyen de quelques observations empiriques tirées de textes d'anthropologues.

3.1 Un paradigme différenciateur

Les textes auxquels se réfèrent les observations que j'ai pu faire jusqu'ici, ainsi que les esquisses d'analyses qui vont suivre à titre d'illustrations des idées qui précèdent, sont tous liés, d'une façon ou d'une autre, aux écrits ethnographiques de B. Malinowski (1884-1942). J'ai choisi ces textes en fonction de cette référence afin de disposer d'un contexte possédant un minimum d'homogénéité.

Malinowski, on le sait, a inventé une façon de faire de l'ethnographie et d'en écrire appelée *functionalisme* qui sert de référence et est reconnue comme un paradigme scientifique même là où l'on s'en détourne. On s'accorde généralement pour admettre d'une part qu'il est le fondateur de l'ethnographie de terrain avec sa méthode d'"observation participante", c'est-à-dire à la fois "intensive" et "professionnelle"; d'autre part il est le fondateur d'une manière structurelle-fonctionnelle de penser les cultures comme des "atomes" délimités dans l'espace et le temps pour un observateur, mais doués de sens pour leurs membres. On peut dire de plus qu'avec le texte des "*Argonautes du Pacifique Occidental*" [1922] Malinowski a inventé une rhétorique propre à assurer, comme le résume des commentateurs [CLIFFORD 1983: 95; STOCKING 1983] que sa "propre expérience de l'expérience de l'indigène devienne aussi l'expérience du lecteur".

L'introduction des "*Argonautes*" contient suffisamment de déclarations explicites (d'indices métadiscursifs) pour qu'on saisisse ce qu'il faut entendre par "données" dans ce paradigme, compte tenu des visées de celui-ci. Il s'agit d'une part de construire le "*tableau*" d'une culture; on peut, dans le texte de Malinowski, faire la liste de tous les termes prenant une signification dans ce champ : le *sens* (pour les membres d'une

culture) se *voit* (pour quelqu'un d'extérieur) comme une *forme* qui fait sens (pour la science) si on la rapporte à d'autres formes.

Mais il s'agit d'autre part de légitimer ce tableau en donnant l'image de celui qui regarde: le chercheur est *témoin*, mais un témoin *compétent*. En fait, cette compétence est double puisque l'"observation" est "participante" (il y a deux instances de contrôles): le chercheur, d'une part, a appris non sans peine à vivre avec les autres, à vivre "*leurs*" sens; et d'autre part, il dispose d'un métier universitaire, donc d'un savoir des techniques, des catégories et des théories de sa branche, lui assurant neutralité et sens du relatif. Il "y a été" [CLIFFORD 1983], il peut "en revenir" avec du matériel mis en forme [LATOURE 1985]. Cette double compétence lui permet de "*voir*" ce qu'il *vit* de façon à pouvoir l'intégrer à un "*plan*", c'est-à-dire chercher dans les "données" un sens structurel, en postulant que ces données portent les indices (pour lui) de leur fonction comme parties dans un tout signifiant (pour les autres).

Cette articulation schématisée du "tableau" d'une culture avec l'image du "témoin compétent" qui la valide et qui veut intéresser des lecteurs prend, dans le texte de Malinowski, les formes du *récit* (récit de recherche). C'est son propre choix rhétorique: faire voir un tableau en racontant comment on l'a peint et en montrant qu'on pouvait le faire.

Toutefois il s'agit toujours d'un tableau, car dans l'introduction des "*Argonautes*", Malinowski exclut de son domaine les phénomènes d'ordre historique pour préciser que ce qu'il s'agit de détailler, conformément au plan épistémique, ce sont les phénomènes qui *se répètent* (cycles, rites, conduites types, etc.). Autrement dit, l'objet construit *découpe une synchronie* dans les choses. Le discours ethnographique est donc essentiellement descriptif dans sa visée globale, même si sa validation (argumentative) et sa promotion (rhétorique) demandent d'autres mises en forme.

3.2 Un contexte réglé

Cette précision me conduit au premier de mes textes, *Les Nuer* d'Evans-Pritchard [1937, tr. fr. 1968]. Evans-Pritchard est un continuateur et un de ceux qui, après Malinowski, ont contribué à fixer le genre "monographie" comme discours descriptif. Parlant de son livre à la fin de son Introduction, Evans-Pritchard croit "avoir compris les valeurs qui sont essentielles aux Nuer", mais déplore les limites de son travail:

(...) il y a bien des choses que je n'ai pas *vues* et dont je ne me suis même pas enquis. Par conséquent il reste beaucoup à faire pour d'autres chercheurs (...) Puissent-ils le faire et nous procurer par là un *tableau complet* des systèmes sociaux nilotiques [p. 31, je souligne].

Ce qui frappe, c'est que l'image du chercheur (compétent mais pas tout à fait assez performant pour tout "voir" et donc remplir les cases du "plan") qui est schématisée dans l'introduction disparaît en général du reste du livre pour être remplacée par celle, régulière, d'une procédure qui va d'une description de la périphérie des aspects matériels d'une culture, à celle du centre de ses aspects structurels signifiants. Par la suite [BOONS 1983: 137 sq.], cette procédure deviendra une méthode enseignable dont la mention pourra disparaître également des Introductions; l'appartenance au groupe qui la pratique suffira alors comme carte de légitimation, et à condition que l'objet construit porte la trace de sa conformité à une grille préconstruite et attendue.

Toutefois si la visée monographique est descriptive, cela ne signifie pas que le discours qui l'actualise ne comporte que des formes descriptives de schématisation au niveau de ses moments ou de ses parties. Une monographie, d'un côté, schématise une "donnée" qui sert parmi d'autres à la réalisation d'un plan de comparaison interculturelle, dont le but (ou le sens) est la question "Qu'est-ce que l'Homme?" (c'est sur un avatar de la question anthropologique que se clôt l'introduction de Malinowski). Mais d'un autre côté, cette donnée est celle d'un *sens* ("les valeurs qui sont essentielles aux Nuer") mais en tant qu'un non-Nuer peut le *rappor-ter*. Or si les sens se vivent (se participent), ils ne s'observent pas: il faut les extraire de données d'abord périphériques puis centrales. Ils sont le résultat d'un processus d'abstraction (interprétation) sur des données.

Malinowski a insisté longuement sur ce que doivent être ces données: elles doivent être "complètes et minutieuses", de façon à fournir une "chartre mentale" qui "serve de guide et d'appui"; elles doivent être "classées", présentées en "séries" (je cite ses termes: en diagrammes, graphiques, inventaires, cartes, sommaires, rubriques, tableaux synoptiques, relevés, listes détaillées, arbres, tables,...); elles serviront de "documents" et d'"instruments", pour vérifier, prouver, inférer, abstraire..., pour "formuler des questions in abstracto". Certes il y aura aussi les "impondérables de la vie authentique" à faire concorder avec ces données-objet, qu'il faudra "consigner et formuler scientifiquement".

Pour Malinowski, ces données une fois inscrites vont servir à "révéler le mécanisme social" (ou, dans ses termes, ouvrir, indiquer, faire inférer, percer à jour, faire parler, interpréter, témoigner de, faire comprendre, prendre conscience, ...). Qu'il appelle "induction" [p. 69] ce décryptage est de peu d'intérêt. Le champ sémantique des termes qu'il utilise indique bien autre chose: ce que j'ai appelé *une pensée sur des écritures*, un effort de modélisation.

Autrement dit, si la monographie peut servir de donnée (document, instrument), c'est qu'elle est elle-même développée à partir de données. Il y a donc *deux* niveaux de données, et la description y joue un double rôle; à l'échelle de la monographie, elle est un moyen pour une fin dans le contexte du projet anthropologique; à l'échelle des parties de la monographie, elle est un moyen dans le contexte de la description monographique globale, qui est sa fin. Une description, dans ce paradigme, peut donc être doublement *transitive*.

3.3 "Le pays Nuer"

C'est à l'échelle des parties d'une monographie que je situe le fragment qui ouvre le chapitre II des "*Nuer*" [cf. Annexe]. Le critère qui me fait retenir ce passage comme descriptif est qu'il sert explicitement de moyen pour *la résolution d'un problème* (a).

Notons en passant que ce critère n'est évidemment pas d'ordre linguistique, mais d'ordre discursif; son application est dépendante de l'existence d'un contexte d'une part, de celle d'un paradigme, d'un intertexte qui est un "différenciateur" standardisé d'autre part. J'aimerais montrer également sur cet exemple en quoi on peut dire qu'une description est *mimétique* (b); je tenterai d'illustrer enfin ce que j'entends par une pensée qui travaille sur des *écritures* (c); telle du moins qu'un discours non formel peut le schématiser.

(a) Dans le chapitre I des "*Nuer*" on a montré que les Nuer sont des "amateurs de bétail", un peuple pasteur. Ce chapitre s'achève par un paragraphe qui anticipe sur ce qu'on va lire ("nous allons maintenant...") et sur ce qu'on va faire ("examiner...afin de savoir...et de découvrir...").

Nous allons maintenant examiner brièvement le système écologique dont les Nuer et leurs bêtes font partie, afin de savoir dans quelles conditions ils pratiquent l'élevage, et de découvrir à quel point, dans ce

milieu-là, cette pratique influe sur la structure politique [p. 70]. Les données décrites dans la première partie du chapitre II [pp. 71-75] vont être un *moyen* pour résoudre un problème, celui d'une double détermination possible:

*du milieu physique sur les pratiques d'élevage (objet du chap. II, 71-114);

*des pratiques d'élevage dans ce milieu sur la structure politique (objet du livre; dans l'introduction on trouve: "Je me suis donné deux buts, décrire la vie des Nuer et de mettre à jour quelques-uns des principes de leur structure sociale").

Suit une série de moments descriptifs enchaînés D, s'achevant par un *résumé* énumérant les sept "caractéristiques du pays Nuer", suivi d'une *conclusion* assurant la solution du problème posé:

Ces caractéristiques, agissant les unes sur les autres, composent un milieu qui conditionne directement la vie des Nuer et influence leur structure sociale [p. 75].

On débouche alors sur une nouvelle question "plus simple" (plus délimitée) qui, après "deux observations d'ordre général" ouvre sur la deuxième partie du chapitre.

On remarquera aussi que ce contexte illustre la *transitivité* du discours descriptif D qui a sa fin à l'extérieur de lui: ici, les données inscrites servent à résoudre un premier problème et à en poser un nouveau.

On remarquera aussi que le passage D est *différencié* des autres passages par la schématisation d'un agent de discours qui, d'*acteur* dans une stratégie de résolution de problème (au plan épistémique), devient *témoin* d'une situation puis redevient acteur.

Notons enfin qu'à l'entrée du passage D l'agent de discours est également schématisé comme acteur, avec le lecteur, dans un plan de *lecture*, et placé avec celui-ci dans un contrat *didactique*. La même remarque peut être faite à propos de la sortie du passage D.

(b) Considérons maintenant le passage descriptif D en lui-même [cf. Annexe]. Il est composé d'une série de moments descriptifs qu'on peut différencier les uns des autres au moyen de la typographie, de changements thématiques ou de changements de niveaux. Certains de ces moments sont des graphiques. A l'exception du premier paragraphe, on ne constate pas de rupture dans la schématisation régulière d'un objet d'examen.

La schématisation descriptive de cet objet (nommé "le pays Nuer" dans la première phrase du passage D) a pour visée interne de *fai-*

re identifier sous ce nom une chose que l'ethnographe a par ailleurs pratiquée comme terrain et délimitée pour l'objectiver; le bord matériel-spatial d'une culture-atome; c'est ce que j'ai appelé la *fonction référentielle* de la description. On peut remarquer que le paragraphe qui ouvre le passage D (et qui est le premier du chapitre II) donne quelques indications de la réalité de cette chose ainsi que de son rapport à l'objet qui va être construit par la description: elle n'est ni ce qui apparaît "aux yeux d'un Européen", ni ce que "pensent" ("croient", "ont retiré la conviction") les Nuer. C'est ici aussi que se trouve le seul "je" du passage D entier; le rappel que j'ai donné du paradigme permet d'y voir un indice de renvoi à l'instance de légitimation assurant la vérité de la description: le "sujet" de l'objet "le pays Nuer" est celui qui a pu "voir" ce qu'il a "vécu" parce qu'il "y était" en "professionnel". Notons que la chose à identifier est ici indiquée *négativement* ("vaine dispute", elle n'est ni ceci ni cela) et *autoritairement* (j'ai renoncé..." car j'ai la compétence pour rester neutre -ni Européen, ni Nuer et un peu des deux).

On peut dire de plus que l'objet schématisé (re)construit la chose indiquée en la *mimant* (simulacre) plutôt qu'en la modélisant (simulation). Le langage utilisé nous l'indique: il est -à peu de choses près sur lesquelles je reviendrai- celui, concret et imagé de tous les jours, avec son réalisme intrinsèque et son souci du détail. D'autre part, on peut constater que le dispositif énonciatif est, de façon régulière, proche de son degré zéro, indiquant cette neutralité du regard qui "laisse les faits parler d'eux-mêmes" [MALINOWSKI 1922], qui fait comme si dans le discours qui rapporte, "ce qui est" était ce qu'il est et faisait ce qu'il est de sa nature de faire. Ce dernier trait est propre à toute schématisation objectivante, mais combiné avec le trait précédent, il indique que l'objet construit n'est pas délibérément détaché de la chose qu'il (re)construit, qu'on n'a pas cette distance (dans l'abstraction et dans le langage) qui pourrait caractériser une schématisation à visée modélisante.

Cette schématisation d'un objet non entièrement objectivé, c'est-à-dire qui reste porteur de traces de son rapport à la chose qu'il (re)construit s'atteste encore par une autre propriété du discours. Elle est indiquée dans le texte par la succession des thèmes, c'est-à-dire des noms sous lesquels sont présentés les aspects de l'objet schématisé, une succession qui garantit une convergence de la référence des noms dans le *faisceau* de l'objet de discours, autrement dit sa permanence. Ici, il ne

s'agit pas tant d'identifier quelque chose que de *stabiliser* le moyen de cette identification, rôle attribué à l'objet au moyen duquel est (re)construite cette chose.

On peut constater en effet que tant à l'échelle (macro) du passage D tout entier qu'à celle de ses différents moments, l'objet "le pays Nuer" est schématisé comme un *tout* que la démarche exploratoire de quel'un parcourt dans ses parties, en passant de parties en tous ou de tous en parties selon des relations de voisinage ou de proximité et selon ce que focalise l'attention; un tout dont on ne sort pas, ou qui n'a pas d'extérieur en principe, sauf lorsqu'on a besoin de la situer dans les besoins de finalités externes dans un cadre de référence objectif (par exemple par rapport à une carte géographique). Ainsi passe-t-on de la terre aux argiles, de celles-ci à leurs couches, de leur humidité aux pluies, de celles-ci aux saisons, puis aux vents; puis l'on passe des pluies aux rivières; puis revenant à toute la région on parcourt les forêts, puis la savanne, puis les marais; de l'eau on passe à l'absence d'eau.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse qui relève de ce que, dans le cadre de la logique naturelle, nous appelons *la logique de l'objet* et dont nous postulons qu'elle présente des aspects qu'un modèle *méréologique* permettrait d'analyser [cf. MIEVILLE, ici même]. Je me bornerai, ici, à laisser entendre que dans la description le discours schématise une démarche d'exploration d'un ensemble spatialisé en parcourant ses parties, et que cette démarche ressemble à ce que l'on pratique dans l'*activité perceptive* [DE MEY 1982; BOREL 1984]. De ce fait le discours schématise la démarche exploratoire sur la chose en même temps que son résultat, l'objet.

Husserl disait en substance que le sens du "perçu", c'est de nous donner "la chose même", contrairement au "conçu", ou à l'"imaginé". On pourrait dire alors que ce mode de schématisation contribue également, du point de vue épistémologique, à la validation de la description ethnographique, puisque dans le paradigme malinowskien, le "voir" caractérise en général l'activité de prise de données de l'ethnographe, *témoin* qui participe mais sans intervenir, sa double compétence lui permettant de *savoir voir*.

Aussi la structuration "collective" de la schématisation descriptive (indiquée par l'organisation thématique du texte) atteste-t-elle simultanément, dans la construction d'un objet, *du rapport de celui-ci à la chose* qu'il sert à identifier et de *son rapport au "sujet" pour qui cet objet est*

conforme, ou bien-formé, dans le cadre d'un plan épistémique, d'une nécessité argumentative ou d'un intérêt de communication.

C'est dire qu'une description est certainement "adéquate quand elle est vraie"; encore s'agit-il de comprendre comment elle peut en avoir l'air. A l'idée de description vraie est liée celle de correspondance (à la chose); mais ce qui précède veut suggérer que la façon dont cette correspondance est construite dans le discours qui la schématise ne peut être utilement analysée au moyen de la seule idée de correspondance.

(c) Considérons enfin l'objet "le pays Nuer" non plus dans son rapport à la chose qu'il (re)construit ni dans son rapport avec ceux que l'ont construit, mais dans la façon dont il est construit, dont il est *formé* non plus pour parler de quelque chose, mais pour *faire* quelque chose par son moyen ou à son propos. C'est ce que j'ai appelé l'aspect "inscription" d'une schématisation descriptive. La description "se fonde presque entièrement sur l'observation directe" dit Evans-Pritchard dans son introduction, pourtant il est évident qu'elle n'est pas de la perception, car elle est construite dans un milieu *symbolique*. Cet aspect de la description en fait un matériau détaché de l'expérience, sur lequel la pensée peut travailler.

Le fragment des "Nuer" illustre excellemment un ensemble de procédés de *ré-écriture* schématisant non plus un rapport au monde mais des relations entre documents afin qu'ils puissent servir d'*instruments* de recherche, pour la solution d'un problème. Le passage D, de ce point de vue, ressemble à un *fichier*. Or un fichier, c'est ce qu'il convient d'avoir au départ pour ordonner l'information, la systématiser selon un ordre qui n'est déjà plus celui de la chose, mais qui sera celui de l'objet décontextualisé (rapportable-transportable) auquel une visée modélisante plus abstraite va fournir *un autre contexte*.

Le passage D schématise ce genre de travail -celui de l'activité scientifique sur les données- d'une façon conforme aux idéaux malinowskiens de validation des données, qui veut qu'elles soient mises sous une forme standardisée afin que leurs mises en relation montrent des rapports structuraux.

Voici quelques exemples. Dans le paragraphe 1 [p. 81], l'objet est indiqué dépendant de deux points de vue opposés sur lui et coordonnés dans le point de vue de celui qui établit l'opposition, c'est-à-dire une instance neutre et relativiste. Celle-ci, dès le paragraphe suivant, va elle-même disparaître de la schématisation; le "pays Nuer" est alors analysé au

moyen de séries de termes, de propriétés, de relations, de procès.

Le paragraphe 3 [pp. 71-72], qui établit l'humidité des couches de terrain comme une fonction des pluies et décrit la répartition de celles-ci dans l'année, applique sur ce qui est une chronologie une forme spatiale, le cercle (cycle des saisons). Cette opération permet de *voir d'un seul coup* ou de *penser ensemble* les divers moments d'un devenir normalement linéaire et orienté le long du temps, et d'en faire penser la récurrence. Une telle mise en forme est certes triviale et, attendue, aussi ancienne que les mythes, mais elle est géométrique. On peut observer l'usage des temps verbaux le présent n'est pas celui du récit, malgré un futur qui sert plus, dans ce contexte, à animer la description dans un but rhétorique qu'à former l'objet décrit.

L'objet ainsi décrit au paragraphe 3 est ensuite ré-écrit sous la forme d'un graphique dans lequel le cercle est (re)mis en ligne, les différentes valeurs des paramètres pertinents en tableau et leurs variations en courbes. Par la suite, utiliser une description des variations saisonnières des précipitations se ramène à utiliser ce tableau, de même que l'on utilise [note p. 73] une description qui fait référence dans l'intertexte. Et c'est aussi sans doute un tableau de cette forme qui a servi de base à la composition du paragraphe qui le précède, plus lisible pour le lecteur moyen, mais moins régulier formellement parlant.

Une remarque analogue peut être faite concernant la relation établie entre le paragraphe 4 [p. 73] qui décrit le système des eaux en pays Nuer et une carte qui se trouve antécédemment donnée [p. 21] à laquelle "on" est renvoyé. En effet sans la carte qui fournit un cadre de coordonnées extérieur à l'objet analysé et le situe dans les dimensions de l'espace euclidien-support, en relation stable à certains de ses points, le problème de la direction des rivières et de leurs orientations relatives ne reçoit pas de forme homogène qui soit pensable de façon cohérente [BOREL 1986]. Si l'on est attentif au langage de la description qui est faite des rivières dans ce paragraphe, on s'aperçoit que deux "grilles" d'analyse (ou deux systèmes de référence) sont en conflit, celui, extérieur, du géographe et des points cardinaux (où le Nord est en haut), et celui de l'utilisateur du territoire Nuer pour qui les rivières "descendent" et sont plus grosses "dans les parties basses". D'où ce paradoxe, pour la cohérence, d'une rivière qui en descendant remonte, si l'on n'a pas pu distinguer ces deux formes: descendre d'une hauteur et remonter sur une carte.

Un dernier exemple de ce travail de réécriture à des fins informantes est le résumé de la description du pays Nuer consistant en une liste de sept points à la fin du passage D [pp. 75-76]. Ils fonctionnent comme une base de données suffisante pour conclure à la solution du problème posé par l'ethnologue (y a-t-il causalité du milieu sur la vie?), qui est aussi un problème pour les indigènes ("Trop ou trop peu d'eau, tel est le grand problème" est la première phrase de la deuxième partie du chapitre II). Ce résumé signale la finalité épistémique de tout le passage D qui est de mettre en forme une relation entre environnement et activité d'élevage, qui est nommée par le titre du chapitre II ("L'écologie") et qui est formulée en une relation de conditionnalité transitive dans la première phrase du paragraphe 2 ouvrant la description proprement dite: troupeau+herbages + sols + humidité [p. 71].

Cette forme est celle de la solution du problème posé dans cet épisode de la schématisation d'une recherche; dans la schématisation descriptive elle-même, elle guide la sélection des éléments pertinents à la problématique, qui est d'ordre théorique. On peut dire que le passage D la schématise dans le même mouvement qu'il schématise son objet: "le pays Nuer" *prend cette forme*. La description, de témoignage, est devenue modèle.

CONCLUSION

On ne peut manquer d'être frappé, au terme de cette analyse, par la fidélité avec laquelle Evans-Pritchard calque sa *rhétorique*, c'est-à-dire la construction d'un discours et d'un texte en fonction du public auquel il s'adresse, sur les *exigences épistémologiques* de Malinowski, telles du moins qu'il les déclare dans l'introduction des "Argonautes".

Certes, le risque d'une analyse fragmentaire est toujours de retrouver à la sortie ce qu'on a introduit à l'entrée et de prendre pour prouver ce qui a servi à donner des idées! Il serait donc hasardeux de généraliser. Une telle analyse doit être complétée par d'autres analyses que je me limite à suggérer. Dans le même cadre, l'une devrait être menée, chez Evans-Pritchard, non plus sur la schématisation de "données" concernant le bord matériel-spatial d'une culture-atome, mais sur celle de données concernant son centre: ses signes, ses sens, ses règles et ses discours. Sous quelle forme, en effet, peut-on *rapporter* du sens, et comment

Evans-Pritchard transforme-t-il cette aventure scientifique en discours et en texte ?

D'autre part, la justification de telles analyses du point de vue de l'intérêt de leurs conclusions demande également un travail plus fin sur les indices textuels d'opérations schématisantes, celles qui font "référence", celles qui font "témoignage visuel", celles qui font "modèle"; celles aussi qui font "autorité savante", "programme épistémique"; ou celles qui "touchent" un lecteur possible...

Concernant ces dernières, Malinowski fait un autre choix rhétorique qu'Evans-Pritchard. Le premier trouve trop difficile de communiquer à un lecteur impliqué par l'enjeu humaniste, pour l'intéresser, les données telles que son épistémologie exige de les former, de les documenter, de les standardiser. Il choisit le récit qui anime, joue sur les attentes, à ses fins internes, le récit de recherche qui schématise les travaux et les jours de celui qui "y était", en même temps que ce qu'il décrit. Une autre question serait donc de voir, chez Evans-Pritchard, par quels moyens ce qui est "difficile" pour Malinowski peut être pourtant communiqué et toucher des lecteurs non professionnels. Ou de voir, chez Malinowski, comment ce qui a forme de récit au plan rhétorique remplit pourtant une fonction descriptive au plan épistémique.

Le problème du rapport entre choix rhétorique et exigences épistémologiques est posé, dans "*Les mots, la Mort, les Sorts*" de Favret-Saada [1977], d'une façon qui, tout en dialoguant avec Malinowski et le paradigme du témoin-savant-participant d'un objet-sens-autre, *inverse* en quelque sorte le rapport tel qu'il est élaboré dans ce paradigme. Chez elle le récit vient *avant* la description au contraire de Malinowski; c'est en effet la seule forme sous laquelle les données puissent être prises lorsque la chose ne peut pas être *vue* par un témoin qui (même participant) n'a pas de rôle à jouer dans son "tableau"; il arrive que les choses n'apparaissent à celui qui cherche à les rapporter que s'il est partie prenante d'une construction dialogique avec l'autre, dans laquelle ce qui ne se voit pas prend forme dans le temps comme *objet de langage*, à condition d'abord d'entrer dans des jeux de langage avec l'autre, puis d'intervenir en fonction des places qu'on peut y prendre. Pour Favret-Saada, c'est le cas des sorts et des sorciers.

Son problème épistémologique sera alors de savoir comment former ces données de façon à permettre au travail scientifique de la pensée d'opérer sur elles. Comment les *écrire* pour leur faire servir de docu-

ment et d'instrument? Et comment les *dire*, les énoncer pour permettre à la communauté professionnelle des ethnologues de discuter entre eux de la chose qu'ils rapportent? Du point de vue sémiologique, le texte de Favret-Saada montre des constructions intéressantes quant à la différenciation relative du récit et de la description; il permet également de saisir, sur pièce en quelque sorte, les contraintes épistémologiques qu'imposent à la schématisation d'un objet de discours une finalité modélisante -ce que j'ai appelé "écriture"-, quand la chose à (re)construire sous forme d'objet "contient" celui-là même qui opère cette reconstruction comme une condition essentielle de la possibilité même de cette construction. Mais ce sera l'objet d'une autre analyse.

Section de Philosophie
Faculté des Lettres
Université de Lausanne

Marie-Jeanne BOREL

A N N E X E

EVANS-PRITCHARD E.E.: Les Nuer. [1937]
Paris, Gallimard, 1968.

Chapitre II, pp. 71-76

CHAPITRE II

L'écologie

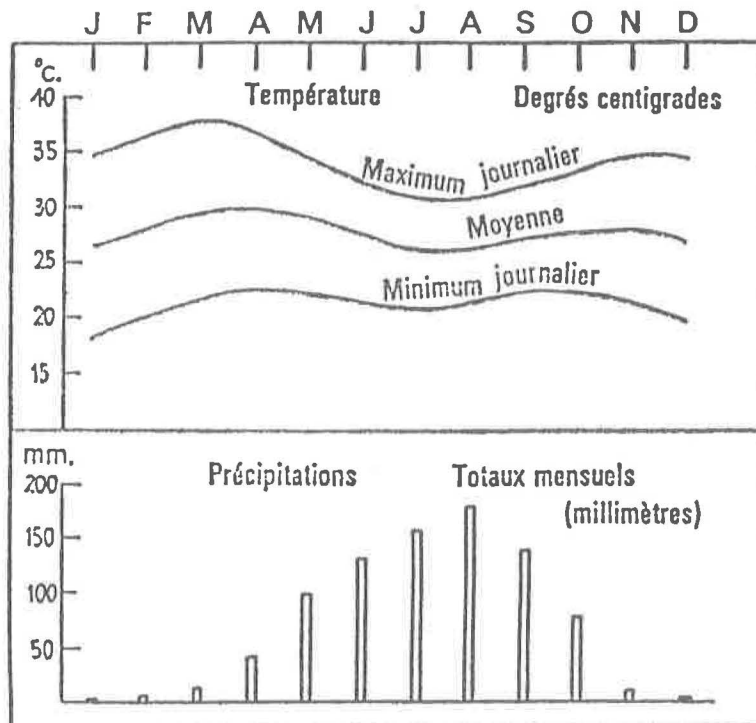
I

Aux yeux d'un Européen, le pays nuér n'offre aucun agrément, à moins qu'on lui reconnaisse pour tel sa sévérité : ses marais sans fin, ses immenses savanes ont le charme austère de la monotonie. Partout cette terre est cruelle à l'homme et à la bête, car elle est, presque toute l'année, tantôt grillée et tantôt marécageuse. Or les Nuér pensent qu'ils vivent dans le plus beau pays du monde, et il faut convenir que des pasteurs peuvent lui trouver de grandes beautés. J'ai renoncé bien vite à dire aux Nuér que maint pays convient plus que le leur à l'élevage. Vaine dispute, car ils étaient quelques-uns à connaître Khartoum, d'où ils croient que viennent tous les Blancs, et le désert rabougri de cette latitude. Ils en avaient retiré la conviction que leur pays vaut bien mieux que le nôtre.

Les troupeaux ont besoin des herbages, qui dépendent de certains sols et d'un certain degré d'humidité. Les lourdes argiles de ce pays, profondément crevassées au soleil, se détrempent au moment des pluies. En retenant l'eau, elles permettent à certaines espèces d'herbes de survivre durant les mois de sécheresse ; mais gens et bêtes ne survivraient guère s'ils ne trouvaient quelques coins plus élevés et plus sablonneux pour s'y réfugier au moment des grandes eaux et y pratiquer l'horticulture.

Les couches superficielles du terrain sont humectées en partie par les pluies, en partie par les rivières débordantes, ce qui dans l'ensemble donne plus d'eau qu'il n'en faut pour que l'herbe croisse. Normalement, les pluies commencent au mois d'avril par quelques averses d'un

ciel très chargé de nuages, mais elles ne s'installent pour tout de bon qu'à la fin de mai, pour atteindre leur maximum en juillet et août. Alors le temps fraîchit, devient même froid au matin et au soir; le soleil se cache presque tout le jour et le vent du sud-ouest domine. C'est en octobre que les averses se font moins drues et moins fréquentes. Elles cessent complètement vers le milieu de novembre, quand le vent du nord commence à souffler. Il balaie la vallée du Nil sans désemparer jusqu'au mois de mars. En mars et avril, la chaleur est très forte.



Graphique :
Température et chutes de pluie dans le pays nuer (estimations).

Les pluies s'abattent avec égalité sur toutes les parties du pays nuer, mais sans cette abondance qu'on leur connaît plus à l'est, sur le plateau d'Éthiopie, ou plus au

sud, dans le bassin du Nil victorien et le long de la ligne divisoire du Nil et du Congo. Or le territoire nuér en ressent mieux les effets, grâce aux couches d'argile qui retiennent l'eau, à l'horizontalité du pays qui l'empêche de s'écouler, et à la crue simultanée de toutes les rivières à la même époque de l'année.

On peut voir ces rivières sur la carte n° 3 (p. 21). Ce sont le Nil, connu ici comme Bahr el-Gebel, et alimenté par le plateau des grands lacs; ses affluents de l'ouest, le Bahr el-Ghazal et le Bahr el-Arab, grossis par des cours d'eau qui descendent de la séparation Nil-Congo; le Baro, dont les parties basses portent le nom de Sobat, et qui vient des hauteurs éthiopiennes; et le Pibor, de même provenance, qui recueille en outre les eaux du versant nord du plateau des grands lacs et des plaines du Soudan. Le Bahr el-Zéraf est un bras secondaire du Bahr el-Gebel. En débordant toutes ensemble à la saison des pluies, ces rivières transforment le plat pays en un vaste marécage¹.

La région prise dans son ensemble est à peu près régulièrement plane. A la saison des pluies, elle se couvre d'herbes hautes, où les Nuér disparaissent jusqu'à la taille, et même jusqu'aux épaules au voisinage des cours d'eau : et ce sont des hommes grands. Sur la carte du Soudan, cette prairie des Nuér couvre à peu près la zone des véritables savanes. L'herbe se fait plus haute près des rivières, mais plus rude aussi. De forêt, on ne trouve çà et là que quelques plaques, et bien souvent on n'aperçoit aucun arbre dans aucune direction; la terre en friche partout, jusqu'à l'horizon (pl. VI et XI, *a* et *b*). Parfois, une bande de forêt longe les rivières quand les berges sont élevées, mais sans jamais s'en écarter beaucoup. Au nord, sur le cours inférieur de la rivière Sobat, la vraie savane cède la place à la savane à épineux; au sud, par-delà les limites du pays nuér oriental, on pénètre dans une savane forestière aux aspects de parc; elle va s'épaississant, excepté dans le voisinage du Bahr el-Gebel, où règne en général le marécage. A l'ouest du pays, les frontières méridionales bordent une région à minéral de fer (argileux), couverte elle aussi de savane forestière. En général, les rivières en crue n'ont plus de rives. Les terres alentour sont trempées et semées de larges lagunes, souvent parallèles au canal principal. C'est surtout le cas du Bahr el-Gebel, d'une grande partie

1. Excellente description de ces cours d'eau dans H. E. Hurst et P. Philippe, *The Nile Basin*, vol. I, 1931.

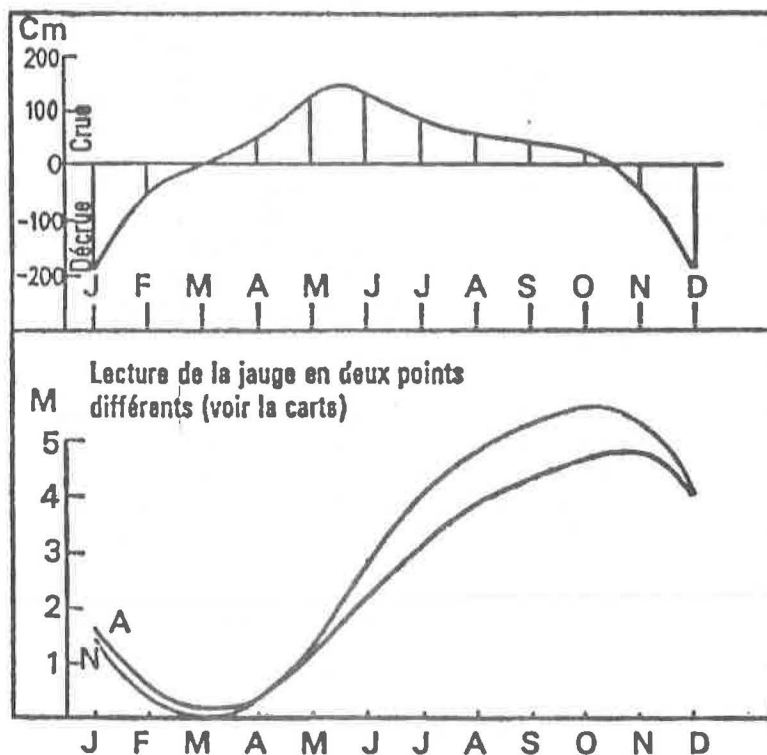
du Bahr el-Ghazal et du Bahr el-Arab, le Gebel et le Ghazal confondant à peu près leurs eaux à la saison des pluies. Il y a moins de marécages autour du Bahr el-Zéraf, et il n'y en a pas le long du Sobat inférieur.

Cette immense plaine se creuse çà et là de dépressions diversement orientées, parfois entrecroisées et communicantes avec les grandes rivières. Quand elles se prolongent, ces dépressions ont elles-mêmes l'aspect de petites rivières, encore que l'eau y coule rarement. Les rivières s'épanchent dans ces creux au moment des pluies, en un réseau de voies d'eau qui empêchent tout drainage d'une terre saturée; c'est pourquoi l'eau des pluies forme partout des flaques profondes, qui peu à peu s'élargissent et finissent à la mi-juin par inonder tout le pays, sauf quelques hauteurs accidentelles. L'eau qui séjourne ainsi jusqu'en septembre, profonde de plusieurs pouces, donne à tout le territoire l'aspect d'un marais herbu; courants, lagunes et mares signalent les dépressions; des villages se perchent sur des buttes et monticules transformés en îles. La décrue des rivières accompagne à peu près l'alentissement des pluies, le Sobat étant le plus prompt à baisser.

Alors un soleil flamboyant évapore activement l'eau de la surface, tandis que les courants divers, hier déversoirs des rivières débordantes, les alimentent à présent. A la mi-novembre, les herbes sont assez sèches pour brûler. A la fin de décembre, une bonne partie du pays a grillé, et le sol se crevasse profondément. Les saisons humide et sèche, on le voit, sont très marquées et le passage de l'une à l'autre est assez soudain.

Les pluies raréfiées sont chose grave pour les Nuer, plus que les eaux basses des rivières; les deux à la fois peuvent les acculer à la famine, car il se peut que les couches d'argile n'aient pas retenu assez d'eau pour que l'herbe reprenne après avoir grillé; si les cours d'eau de l'intérieur viennent à s'assécher du jour au lendemain, il faudra gagner les lacs et les grandes rivières plus tôt qu'il n'est désirable; l'herbe des marais peut faire défaut, et c'est la principale subsistance du bétail à la fin de la saison sèche. L'insuffisance des pluies est aussi fatale au millet. De plus, quand les précipitations sont faibles sur toute l'Afrique du Nord-Est, il s'ensuit qu'en pays nuer les pluies sont rares et les rivières basses dans le même temps. L'ouest du pays est moins sujet à la sécheresse que l'est; à l'ouest du Nil, on trouve toujours de l'eau à portée des villages: la cause en est surtout que le Bahr el-Gebel et le Bahr el-Ghazal,

alimentés par de nombreux cours d'eau et par un immense réservoir marécageux, gardent un niveau à peu près constant. Pluies abondantes et rivières gonflées semblent aller de pair : ces inondations font elles aussi les mauvaises années, car le bétail trouve plus difficilement à paître à sa faim.



Graphique :
Crué et décrue de la Sobat.

Les caractéristiques du pays nuer sont donc les suivantes :

1. Il est uniformément plat.
2. Les sols y sont argileux.
3. Les forêts y sont très clairsemées et éparées.
4. Il se couvre d'herbes hautes au moment des pluies.
5. Les pluies y sont très abondantes.

6. Il est sillonné de grandes rivières qui débordent chaque année.

7. Passé les pluies et les rivières baissant, la sécheresse y est très sévère.

Ces caractéristiques, agissant les unes sur les autres, composent un milieu qui conditionne directement la vie des Nuer et influence leur structure sociale. Cette détermination est de nature si diverse et complexe qu'il n'est pas question d'en dire toute l'importance à ce point de notre exposé. Nous devons poser ici une question plus simple : dans quelle mesure ce milieu domine-t-il les Nuer, considérés comme pasteurs, pêcheurs et jardiniers? Nous avons montré que les troupeaux sont leur grand souci; voyons à présent comment ce souci, en des circonstances matérielles données, leur rend nécessaire un certain mode de vie.

Deux observations d'ordre général s'imposent ici.

1^o L'économie des Nuer est à la fois pastorale et agricole, mais leur pays se prête mieux à l'élevage qu'à l'agriculture. L'influence du milieu épouse donc leur inclination, et ne les encourage guère à renverser le rapport au profit de l'horticulture. Sans la peste bovine, fléau récent, ils pourraient vivre une vie purement pastorale; nous verrons plus loin qu'une vie purement horticole serait précaire.

2^o Quelques groupes favorisés mis à part, les Nuer ne peuvent vivre toute l'année au même endroit. L'inondation les chasse, eux et leurs troupeaux, vers les terres plus élevées. De ces refuges, l'absence d'eau et d'herbe les déloge à la saison sèche. A ces contraintes qui suffiraient à faire d'eux des migrants, ou plus exactement des transhumants, s'ajoute une nécessité de subsistance, puisqu'ils ne pourraient vivre aujourd'hui des seuls produits de l'élevage. Au lait, à la viande, il leur faut ajouter le millet, qu'on ne cultive que dans l'intérieur, sur la lisière des terres un peu plus élevées, et le poisson des rivières. De ces pentes aux abords des cours d'eau, la distance est souvent appréciable.

II

Trop d'eau ou trop peu, tel est le grand problème. C'est une nécessité primordiale que de protéger les bêtes contre l'eau qui recouvre le pays; les laisser trop patauger, c'est les exposer bientôt aux maladies du sabot. On choisit donc çà et là de faibles hauteurs pour y bâtir les villages